

J'AI ACCIDENTALMENT RUINÉ MA VIE EN 24H

Seb Le Rêveur



J'ai accidentellement ruiné ma vie en 24h

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 15m ² de vide	4
Chapitre 2 : Dopamine en rafale	9
Chapitre 3 : Le mirage du sable	13
Chapitre 4 : Ring light et moisissure	17
Chapitre 5 : @TruthSeeker s'abonne	23
Chapitre 6 : Le zoom de l'angoisse	30
Chapitre 7 : Selfie au Terminal 2	36
Chapitre 8 : L'invitation toxique	42
Chapitre 9 : Champagne et eau du robinet	50
Chapitre 10 : Le contrat de trop	54
Chapitre 11 : Traque en basse résolution	58
Chapitre 12 : L'huissier fait un caméo	68
Chapitre 13 : Le glitch	74
Chapitre 14 : Le mur s'écroule	78
Chapitre 15 : Écran noir	82
Chapitre 16 : Le contre-pied	86
Chapitre 17 : Face à face réel	89
Chapitre 18 : L'icône du faux	96

Chapitre 1

15m² de vide

L'ampoule nue du plafond grésille. Un petit sifflement électrique, le chant du cygne d'un filament en fin de vie qui hésite à plonger les quinze mètres carrés dans l'obscurité totale. Camille regarde l'intérieur de son frigo. C'est un désert arctique. Un demi-citron ratatiné, vestige d'une époque où elle croyait encore au pouvoir détox de l'eau tiède, et un pot de moutarde dont le couvercle est scellé par une croûte jaune fossilisée. Elle referme la porte. Le joint en caoutchouc soupire.

Sur la table en Formica, les factures s'empilent. Des enveloppes à fenêtres transparentes, comme des yeux de bureaucrates qui la fixent avec un mépris poli. Relance 1. Relance 2. Mise en demeure. Camille a vingt-quatre ans, un diplôme en "Médiation Culturelle" qui lui sert de dessous de plat, et un découvert bancaire qui ressemble à une date de naissance en l'an 4000.

Elle attrape son téléphone. L'écran est fêlé en haut à gauche, une cicatrice numérique qui lui barre le pouce. Elle ouvre Instagram. Le flux déferle. Une cataracte de perfection. @Sasha_Life est à Bali. Elle mange un bol de baies d'açaï qui coûte son budget hebdomadaire de pâtes. Son teint est si lisse qu'on dirait qu'elle a été sculptée dans du beurre de karité par un dieu bienveillant. Camille regarde son propre reflet dans le noir de l'écran éteint. Cernes violacés, cheveux en bataille, peau couleur "enduit de chantier".

Une rage froide monte, une de ces colères de fin de mois qui vous donne envie de mordre dans un lingot d'or juste pour voir si ça calme la faim. Elle jette un œil à son studio. Le papier peint se décolle dans le coin gauche, révélant une tache d'humidité qui ressemble étrangement au visage de Kim Kardashian qui pleure. C'est un signe.

Elle enfle son vieux peignoir. Il était blanc, jadis. Aujourd'hui, il oscille entre le gris perle et le "chien mouillé". Elle remonte ses cheveux en un chignon flou, le genre de coiffure qui dit "je viens de me réveiller dans une suite à trois mille euros" alors qu'elle hurle surtout "je n'ai pas de shampoing sec". Elle saisit un verre à eau ébréché. Elle le remplit au robinet. L'eau de Paris, chargée en calcaire et en regrets.

Elle pose son téléphone contre une pile de livres — *L'Être et le Néant*, enfin utile pour caler un iPhone. Elle active le filtre "Golden Hour Luxury". Instantanément, le studio disparaît. Les murs jaunis sont baignés dans une lumière ambrée de fin de journée sur la Marina. Ses cernes s'évaporent. Elle lance l'enregistrement.

— Coucou les filles, dit-elle d'une voix de miel empoisonné. On me demande souvent comment je fais pour garder cette "vibe" d'abondance. La réponse est simple : le mindset. L'argent n'est qu'une fréquence. Si vous vibrez haut, il vous trouve. Bisous de la suite 402.

Elle coupe. Elle ajoute une légende saturée de hashtags : Grateful DubaiLife RichVibes. Son estomac crie famine. Elle tape sur "Partager".

— Voilà. Allez tous vous faire foutre.

Elle se dirige vers la salle de bain et vomit un reste de pâtes au beurre de l'avant-veille dans l'évier bouché. Le premier versement de la célébrité est toujours un peu acide.

...

Dans l'obscurité, le téléphone vibre sur le canapé. Une fois. Deux fois. Puis un bourdonnement continu, comme un essaim de frelons numériques. Camille se réveille en sursaut. Il est 7h12. Elle déverrouille l'écran. Instagram : 142 000 notifications. Sa vidéo a été partagée 12 000 fois. Elle a gagné 40 000 abonnés en six heures. Dans les

commentaires, c'est la guerre civile.

Mais au milieu de la marée d'admiration stupide, un commentaire est épinglé :

@TruthSeeker : Jolie vue sur les bennes à ordures du 18ème arrondissement, "Camille". On en reparle à ton réveil ?

Une goutte de sueur glacée coule le long de sa colonne vertébrale. Son téléphone sonne. Un numéro masqué.

— Camille ? Ici Marc, de l'agence *Influence & Prestige*. On a vu votre vidéo. C'est exactement la "vibe" qu'on cherche. On vous envoie une voiture dans une heure pour discuter d'un contrat à six chiffres.

...

Devant l'immeuble, une Mercedes rutilante est garée en double file, brillant sous le ciel gris comme une insulte au quartier. Un chauffeur en costume lui ouvre la portière. Camille s'installe sur le cuir. L'odeur est enivrante. Ça sent le neuf, le propre, le succès chimique.

— Mademoiselle ?

— Oui ?

— Vous avez oublié de retirer l'étiquette de prix sous votre chaussure gauche. Elle indique "7,99 € - Fin de série".

Camille regarde sa basket. L'étiquette orange fluo brille comme un signal de détresse.

— C'est... c'est du vintage, dit-elle. Conceptuel.

Le chauffeur hoche la tête.

— Bien sûr, Mademoiselle. Tout est conceptuel aujourd'hui.

...

La voiture ne s'arrête pas sur les Champs-Élysées. Elle s'enfonce dans un sous-sol industriel à Aubervilliers. Marc l'attend. Il est petit, porte des lunettes transparentes et ressemble à un insecte de laboratoire très coûteux. Il ne lui serre pas la main. Il la scanne.

— Dubaï n'est pas un lieu, Camille, dit-il en l'entraînant vers un immense hangar. C'est une température de couleur. C'est un réglage de saturation.

Il lui montre des "cellules" de réalité. Un coin de jet-privé factice, un bout de plage avec quatre tonnes de sable blanc, et un lit king-size devant une baie vitrée diffusant une vidéo de Dubaï en 8K. C'est magnifique. C'est atroce.

— Pourquoi @TruthSeeker ? demande-t-elle alors qu'une maquilleuse lui ponce le visage. Pourquoi créer un compte pour me détruire si vous voulez me lancer ?

Marc sourit. C'est un sourire sans joie, une simple contraction musculaire.

— La haine est le carburant le plus efficace du web, Camille. @TruthSeeker vous rend réelle en vous accusant d'être fausse. Plus on dit que vous mentez, plus vous existez. Vous ne vendez pas du rêve, vous vendez du conflit. Vous êtes le ring de boxe, et le public paie sa place en temps de cerveau disponible.

Il lui tend un contrat. Camille prend le stylo Montblanc. Il est lourd. Il pèse plus lourd que son avenir. Elle signe. Elle sent la gaine amincissante lui broyer les côtes et les extensions de cheveux lui tirer le cuir chevelu.

— On fait quoi maintenant ? demande-t-elle, la bouche pâteuse de gloss chimique.

— On vous fait transpirer de l'eau de rose, répond Marc. Inès a un spray pour ça. Allez, au lever de soleil. Il est programmé sur les panneaux LED dans trois minutes.

Camille se poste devant l'objectif sur le faux sable. Elle voit le reflet de sa propre solitude dans la lentille noire. Elle pense à sa mère, à sa brique de lait qui va bientôt exploser dans son frigo vide, à sa vie qui vient d'être compressée en un fichier .mp4.

— Action ! hurle Marc.

Camille redresse le menton. Elle affiche son sourire de plastique, celui qui ne montre que les dents et jamais l'âme.

— Hey mes beautés ! On ne lâche rien. Le succès, c'est 1% de chance et 99% de discipline. NoFilter.

Le projecteur s'allume avec un claquement sec. Camille continue de sourire, immobile sous le soleil à diodes, attendant que l'algorithme finisse de la digérer. Dans le coin du studio, une souris grignote un morceau de pancake laqué pour le décor. Elle meurt trois minutes plus tard, empoisonnée par le vernis. Camille, elle, reste immortelle. Elle est enfin devenue un produit.

Chapitre 2

Dopamine en rafale

Le vibreur ne s'est pas contenté de réveiller Camille ; il a tenté d'assassiner sa table de nuit en contreplaqué.

Bzzzt. Bzzzt. Bzzzt.

Un bourdonnement frénétique, méchant, comme un frelon piégé dans une boîte de conserve. Camille émergea d'un sommeil poisseux, celui où l'on rêve qu'on tombe dans un puits sans fond pour finalement atterrir sur un matelas qui sent le vieux chien. Une mèche de cheveux s'était soudée à sa joue par la magie d'un filet de bave nocturne. Elle tâtonna, manqua de renverser une tasse de café froid, et saisit l'objet du délit. L'écran brûla ses rétines.

07h42.

Notifications : 99+.

Instagram : « @LuxeLife_Camille, vous avez 12 403 nouveaux abonnés. »

— C'est une erreur de serveur, murmura-t-elle. Un bug de la matrice. Elon Musk a encore sniffé de la colle.

Elle ouvrit l'application. La dopamine jaillit par les pixels. La vidéo de la veille tournait en boucle : Camille, drapée dans un rideau de douche en satin beige, une flûte de Cristaline à la main, lançant : *« Si ton petit-déjeuner ne coûte pas le PIB d'un pays en voie de développement, est-ce que tu es vraiment en train de vivre ? »*

C'était une parodie grasse. Elle avait même laissé la poubelle déborder au second

plan. Mais l'ironie était morte, enterrée sous une avalanche de cœurs rouges. Le compteur tournait comme le cadran d'une pompe à essence sous une canicule de juillet. Son ego venait de prendre trois tailles de bonnet. Elle se leva, manquant de trébucher sur une pile de factures « Dernier rappel ». Devant le miroir piqué de calcaire, le contraste était violent. L'image sur l'écran : une égérie du luxe insolent. L'image dans le miroir : une fille qui a une miette de chips coincée dans un cerne.

Ping. Un message privé de @TruthSeeker : « Je vois une trace de doigt sur ta flûte à champagne, Camille. C'est du gras de jambon premier prix ? Ton mensonge pue la fin de droits et le lino qui rebique. Je te surveille. »

Le sang de Camille se glaça, mais une autre notification apparut :

@Vogue_Lifestyle_UAE l'invitait à Dubaï. Elle sentit cette faim de loup qu'on ressent quand la porte du banquet s'entrouvre enfin. Ses doigts volèrent sur le clavier : *« Hello ! Je suis en plein closing sur un projet immobilier à la Marina. Mon assistante revient vers vous. Stay tuned ! »*

Elle avait un projet immobilier. Elle était une femme d'affaires. Elle avait une assistante. Elle voyait désormais dans le miroir une architecture, un échafaudage de mensonges si brillant qu'il en devenait solide. Soudain, on frappa à la porte. Trois coups secs. Autoritaires.

— Camille ? C'est Monsieur Bernard. Ouvrez, ou j'utilise le double.

Elle enfila une paire de lunettes Chanel — une contrefaçon de Barbès qui perdait une branche — et entrouvrit la porte. Monsieur Bernard était là, en marcel gris, sentant le tabac froid.

— Les loyers, Camille. C'est fini le cirque. Vous dégagez à la fin de la semaine.

— Monsieur Bernard, dit-elle d'une voix d'un ennui mortel. Vous tombez mal. Je suis en train de racheter l'immeuble. Mon fonds d'investissement cherche des actifs de niche. Mon assistante vous enverra une offre. J'ai Singapour sur l'autre ligne.

Clac.

Silence.

À travers le bois, on entendit Monsieur Bernard vérifier s'il portait bien un pantalon avant de s'éloigner d'un pas hésitant.

Quatre heures plus tard, Camille n'était plus une squatteuse de 15m². Elle était l'invitée de la marque *Antagoniste*. Une berline noire l'avait déposée au Plaza Athénée. Le hall brillait de mille feux. Elle marchait sur le tapis épais, son sac Monoprix à la main, tandis que ses baskets dont la semelle se décollait s'enfonçaient dans la laine vierge. L'hôtesse l'accueillit avec l'angle de tête précis qu'on réserve aux milliardaires excentriques.

— Votre suite est prête, Mademoiselle. La Suite Royale.

Dans le salon, Camille se jeta sur la station de charge pour ressusciter son téléphone qui convulsait. On frappa. Un chariot en argent entra. Le majordome leva une cloche avec la solennité d'un prêtre.

— L'interprétation du Chef pour votre commande, Mademoiselle. Un kebab de bœuf de Kobe, émulsion de yaourt à la truffe noire d'Alba.

— Ça fera l'affaire, Kevin.

— Je m'appelle toujours Jean-Eudes, Mademoiselle.

Seule face à son kebab à trois cents euros, Camille croqua dedans. C'était délicieux. C'était l'épithète de sa pauvreté. Mais le téléphone vibra. Un nouveau message de @TruthSeeker : « Profite bien de la truffe. J'ai racheté ton passeport à ton proprio. On se voit à l'embarquement ? »

Une capture d'écran circulait déjà sur Twitter : sa photo d'identité de 2018, avec sa frange ratée et son acné tardive. L'annulation commençait. Camille sentit les murs de la suite se rapprocher. On frappa à nouveau. Lourdemment.

— Mademoiselle ? C'est la sécurité de l'hôtel. Votre carte de crédit a été déclinée douze fois.

Elle se redressa, ajusta son peignoir en coton égyptien et ouvrit la porte à un colosse en costume.

— C'est une expérience sociale, dit-elle avec un sourire de star. Mon agence vire les fonds demain. Vous voulez être dans le direct ? On est à trois millions de vues.

Le vigile hésita, ajusta sa cravate.

— Est-ce qu'on voit bien mon badge sur le plan ?

Elle le laissa poser, puis referma la porte. Ses jambes lâchèrent. Elle était ruinée, traquée, mais elle n'avait jamais été aussi vivante. Elle lança un dernier Direct :

— Salut tout le monde. On est au Plaza. On va parler de pourquoi la vérité est le seul luxe que personne ne peut s'offrir.

Le compteur s'affola. 400k spectateurs. La dopamine effaça la peur. Camille était devenue un flux de données, une image de synthèse dans un monde de viande.

Batterie : 1 %.

Le noir. L'écran s'éteignit. Le silence revint, plus lourd que le marbre. Une enveloppe blanche glissa sous la porte. Sur le papier, une écriture nerveuse : *« Ta frange n'était pas si terrible. Par contre, ton compte en banque est une insulte à l'arithmétique. On monte ? »*

Camille regarda son reste de kebab à la truffe et son sac en plastique. Elle n'avait plus d'argent, plus de batterie, plus d'identité. Elle se dirigea vers la porte, prête à transformer le désastre en contenu. Après tout, dans ce monde-là, la sauce blanche était déjà une forme de pouvoir.

Chapitre 3

Le mirage du sable

Le sable de chantier a cette propriété fascinante : il ne reste jamais là où on le pose. Il migre. Il colonise. En dix minutes, mon studio de quinze mètres carrés est devenu une succursale de la ligne 13 en heure de pointe, la poussière de silice en plus. J'ai du gris sous les ongles, dans les narines, et j'ai même retrouvé un gravier dans mon mascara. C'est ça, le nouveau regard minéral.

Dehors, il pleut ce crachin parisien qui transforme ton brushing en éponge à vaisselle. Je fixe mon reflet dans l'écran noir de mon téléphone. Une mèche de cheveux colle à ma tempe, poissée par la sueur de l'effort et l'humidité ambiante qui transforme mon papier peint en œuvre d'art abstrait sur le thème de la moisissure.

Le contraste est une insulte.

Sur Instagram, la vidéo tourne. Ma peau, lissée par le filtre « Desert Glow », ressemble à de la soie liquide. Le sable de chantier, sous l'effet de la surexposition, passe pour de la nacre d'Abu Dhabi. Je suis l'incarnation de l'opulence. Je suis une fille qui ne connaît pas le prix d'un ticket de métro parce qu'elle ne se déplace qu'en jet privé. En réalité, je suis à genoux sur du lino qui rebique, en train de ramasser de la caillasse avec une carte de fidélité Monoprix parce que ma pelle à poussière a rendu l'âme en 2022.

Une notification claque. @TruthSeeker. Je m'attendais à une menace, je reçois un scalpel numérique :

« Ton reach est excellent, Camille. Dommage que ta crédibilité soit en train de se

noyer dans un bol de soupe déshydratée. Regarde bien l'ombre portée sur ton "homard" à la 22ème seconde. On voit le reflet d'une boîte de surimi. »

Je regarde mon reflet dans la vitre graisseuse du four. Le malaise est une ponctuation physique.

Mon téléphone vibre à nouveau. Solène, la responsable marketing d'Oasis Skin : « Camille ! Le reach est dé-ment. On valide les 2000€. Par contre, demain midi, on veut la suite : "Morning Routine in the Cloud". Le jet privé, tu te souviens ? Frais, exclusif, aérien. »

Un jet privé.

Je regarde mon micro-ondes. Il me regarde. C'est un modèle d'entrée de gamme avec une poignée en plastique jauni et une vitre si rayée qu'on dirait qu'un chat enragé a essayé de s'en échapper. Je le débranche et le pose sur la table en formica. Le plateau tournant sort avec un bruit de ferraille. Je nettoie l'intérieur avec une éponge qui a connu la présidence de Chirac. Il faut que ça brille. Le luxe, c'est avant tout une question de réfraction de la lumière sur des surfaces inutiles.

Je cale mon iPad au fond de l'appareil, affichant une vidéo de « Nuages en 4K ». Je scotche une rampe de LED blanches sur la paroi supérieure. Je referme la porte. Par le hublot rectangulaire, l'illusion est totale. Si on plisse les yeux et qu'on ignore le bouton "Décongélation rapide", je suis à 10 000 pieds au-dessus de l'Atlantique.

Je règle mon trépied à quinze centimètres de la vitre. L'angle est si serré qu'une erreur de cadrage me ferait redevenir instantanément une chômeuse qui parle à son électroménager.

Je lance l'enregistrement. Ma voix devient une caresse de soie.

— Hello mes amours... Petit réveil en douceur au-dessus des nuages. L'air des jets

privés est tellement sec, vous n'imaginez même pas...

Je saisis le spray Oasis Skin. Au moment où je m'apprête à vaporiser, mon passager clandestin apparaît. Le cafard, gras et imperturbable, remonte lentement sur le flacon doré. Il explore le bouchon avec ses antennes. C'est parfait. Un scarabée sacré égaré en première classe. Je ne coupe pas. Je souris.

— Même la nature s'invite dans mon cockpit ce matin. La chance me poursuit partout.

Soudain, un coup violent contre la porte.

— CAMILLE ! ÇA PUE LE VERNIS ET LE POISSON DANS TOUT L'IMMEUBLE ! OUVRE !

Je fige mon sourire. Mes yeux injectés de sang fixent l'objectif. On entend distinctement le bruit du déambulateur de Madame Pichon qui frappe le bois.

— C'est... c'est le capitaine, je murmure. Il est un peu nerveux à cause des turbulences.

Je coupe la vidéo. Un blanc. Le silence qui suit est lourd, seulement rompu par le grésillement de ma Ring Light à quinze balles.

Je regarde le résultat. On y croit. Le cafard ressemble à une broche Cartier qui bouge, les nuages défilent, et mon visage est une icône de sérénité. Je publie. Les notifications s'emballent instantanément. Les "Goals" pleuvent. L'algorithme dévore mon mensonge avec une avidité pornographique.

Un dernier message de @TruthSeeker s'affiche :

« Sympa le jet privé, Camille. Dommage qu'on voie un morceau de sac Point P dépasser dans le reflet du bouton "Start". Ton empire tient sur un sac de ciment. »

Je pose le téléphone sur la table, à côté d'une tasse de café froid où flotte un mégot. Je regarde mon aspirateur en panne dans le coin de la pièce, ses tuyaux désarticulés traînant dans le sable de chantier.

Si je lui colle deux ailes en carton et que je filme en contre-plongée avec un filtre grand-angle, ça fait un drone de livraison dernier cri pour mes cadeaux de fan. Demain, je ne suis plus une femme. Je suis une flotte aérienne.

Chapitre 4

Ring light et moisissure

La première agrafe s'enfonça dans le plâtre avec un craquement de vertèbre qui résumait à lui seul l'état structurel du 15m². Le mur soupira une poussière grise, fine comme du sucre glace, qui vint napper mon café froid. J'ignorai la souillure. Dans mon champ de vision, il n'y avait que ce coupon de satin polyester « Bleu Nuit Étoilée » acheté à Barbès, censé incarner le raffinement d'une suite présidentielle au Burj al-Arab.

Clac. Clac. Clac.

Le tissu était si synthétique qu'il produisait une décharge d'électricité statique à chaque mouvement. Mes cheveux se dressaient sur ma tête, attirés par la promesse d'une vie meilleure ou par les ions négatifs d'un textile à trois euros le mètre. Derrière le rideau improvisé, la moisissure dessinait une carte de l'Europe de l'Est, une tache sombre et duveteuse qui grignotait la tapisserie depuis l'hiver 2021. Je l'appelais « le Continent ». Elle puait la cave et le renoncement. Mais sous l'œil de l'iPhone, le Continent n'existait plus. Seul comptait le reflet changeant du satin.

Je reculai de deux pas, manquant de trébucher sur une pile de boîtes de conserve vides. Mon studio était une zone de guerre esthétique. Au centre, le totem : la Ring Light. Un cercle de LED blanches, froides, chirurgicales, monté sur un trépied qui vacillait dès qu'un bus passait dans la rue. J'allumai. Le monde explosa. La lumière était si violente qu'elle semblait décapier la réalité elle-même. Les murs jaunis disparurent dans un halo divin. Les ombres de ma misère furent instantanément déportées hors-champ. Dans le cercle de lumière, j'étais dans le futur. Dix centimètres plus à gauche, j'étais toujours dans un taudis qui sentait la soupe à

l'oignon déshydratée.

— C'est pas mal, soufflai-je.

Ma voix sonna creux. J'attrapai mon téléphone. L'écran était une constellation de notifications. @TruthSeeker avait commenté mon dernier post : « Dubaï ? On dirait surtout que t'as mis un filtre "Sable" sur un bac à litière. Montre-nous la vue par la fenêtre, Camille. Juste une fois. »

Je sentis une goutte de sueur glisser entre mes omoplates. Le stress avait cette texture poisseuse, une humidité organique en conflit direct avec le lissé numérique de mon feed.

— Tu veux la vue, mon pote ? Tu vas l'avoir.

Je me jetai sur mon sac de sport. À l'intérieur, le butin de ma razzia matinale : trois bouteilles de Perrier, un ananas — le totem sacré du vide — et un flacon de parfum vide ramassé dans la poubelle d'une enseigne de la rue de Rivoli. En cristal lourd, avec son bouchon doré, il ne sentait plus rien, à part peut-être le regret, mais visuellement, il pesait un loyer. Je disposai les objets sur ma table en Formica recouverte d'un marbre adhésif. En photo, c'était du Carrare. En vrai, c'était du plastique qui collait aux coudes.

Je m'assis devant la Ring Light. Je procédais à un ravalement de façade d'utilité publique. Fond de teint couvrant, anticernes appliqué comme on colmate une brèche dans un barrage. Je supprimais Camille pour laisser place à @Cami_Luxury, l'entité gazeuse vivant de partenariats inexistantes. Je vérifiai le cadrage. À l'écran, une jeune femme radieuse baignée dans une lumière de fin d'après-midi sur le golfe Persique. À trente centimètres de l'ananas, il y avait mon étendoir à linge chargé de culottes dépareillées et une chaussette solitaire en plein suicide textile.

Je mimai un pschitt délicat de parfum sur mon cou. Le clic de l'obturateur résonna. La photo était indécente de réussite. Puis, je relevai les yeux vers le miroir de l'armoire. Le miroir n'avait pas de filtre « Paris ». Il n'avait que la lumière blafarde d'une ampoule de 40 watts qui agonisait au plafond. Le maquillage, conçu pour la caméra, était une abjection en plein jour : une croûte d'orange et de craie marquant chaque ridule de fatigue. J'avais l'air d'un clown triste en fin de service dans un cirque de banlieue.

Le téléphone vibra. Un DM de @TruthSeeker : une capture d'écran de ma Story, zoomée sur l'angle supérieur droit. « Sympa le satin, Camille. Mais dis-moi, c'est quoi le petit truc qui dépasse ? Une agrafe de bureau ? À Dubaï, ils utilisent des agrafes pour faire tenir les murs des palaces maintenant ? »

Mon sang se glaça. Le fil d'argent de la réalité venait de sectionner la gorge de mon mensonge. Soudain, le trépied, mal équilibré, décida de rendre l'âme. Il bascula avec une grâce cinématographique, percutant la table et renversant la bouteille de Perrier ouverte sur mon iPhone. L'eau s'engouffra dans le port de charge avec un sifflement joyeux. L'écran grésilla, vira au vert fluo, puis s'éteignit.

Le studio plongea dans l'obscurité. Le satin bleu s'était partiellement décroché, révélant une large portion du Continent. Mais sous le papier peint arraché par la chute du trépied, quelque chose brillait. Un petit rectangle de métal. Un coffre-fort. Mon cerveau, déformé par l'algorithme, généra instantanément une miniature YouTube avec des flèches rouges. Je tirai la porte rouillée dans un cri de métal. À l'intérieur, pas d'or. Juste une pile d'enveloppes jaunies et un dentier solitaire, baignant dans une poussière épaisse. Les enveloppes étaient des mises en demeure : « Dernier avis avant expulsion ». Le précédent locataire n'était pas un prince déchu. C'était mon futur. Le dentier me souriait avec ses dents en résine trop blanches, comme un filtre Instagram figé dans le temps.

— Mademoiselle Camille ! Ça va là-dedans ?

C'était Madame Lefebvre. Et derrière elle, une voix plus sèche : Monsieur Vasseur, le propriétaire.

— Ouvrez, Mademoiselle ! cria Vasseur. Le voisin du dessous dit que ça fuit ! Et je veux mes quittances !

Je n'eus pas le temps de répondre. La porte s'ouvrit violemment, Monsieur Vasseur possédant un double des clés et une patience limitée. Il entra, suivi de la voisine, et s'arrêta net devant le décor de théâtre en ruine.

— C'est quoi ce bordel ? s'exclama-t-il. C'est quoi ce drap bleu ? On dirait une tente de camping pour schtroumpfs ! Et regardez-moi ce mur... c'est une champignonnière !

— C'est du bio-design, Monsieur Vasseur, tentai-je, le visage toujours couvert de ma croûte de maquillage orange. Une installation sur la décomposition urbaine.

— C'est surtout une expulsion qui vous pend au nez, trancha-t-il en tapotant le mur. Un morceau de plâtre tomba dans mon café. Et cet ananas... je le prends comme premier acompte sur les charges !

Il saisit le fruit tropical et sortit, suivi d'une Madame Lefebvre outrée. Je restai seule. Mon téléphone se ralluma dans un dernier sursaut d'agonie. Une notification : « @TruthSeeker est en Live : La chute de Camille en direct de son taudis. »

Je vis l'image. Il était en bas, dans la rue. Il filmait ma fenêtre. Et là, dans l'angle de son propre cadre, je vis une petite lueur rouge clignoter dans mon propre studio, cachée près des cartons de pizza. Une caméra espion. Il voyait tout : le dentier, ma mine déconfite, le plâtre dans le café.

La tension devint insupportable. Les pas de TruthSeeker résonnaient déjà dans l'escalier, il montait pour le grand final de son stream, pour me filmer en face à face, le masque d'ananas à la main. J'empoignai le dentier de Monsieur Henri, prête à le jeter à la figure de mon bourreau numérique.

La porte vola à nouveau en éclats.

— Surprise !

Ce n'était pas le stalker. C'était ma mère. Elle entra, chargée de deux sacs de courses et d'un pack de lait de six litres. Elle s'arrêta devant le trépied brisé, regarda le mur moisi, puis ma figure de cire.

— Ah bah bravo la déco, Camille ! On dirait que t'as essayé de repeindre avec du fromage bleu.

Elle ne me laissa pas placer un mot. Elle avança d'un pas ferme vers le coin de la pièce, là où la petite caméra de TruthSeeker clignotait.

— Et c'est quoi ce truc qui brille là ? Ça fait désordre.

D'un geste brusque, elle posa son pack de lait lourd et rectangulaire directement sur la plinthe, écrasant la caméra espion sous deux kilos de demi-écrémé. Un petit craquement de plastique retentit. Sur mon écran agonisant, le live de TruthSeeker se coupa net sur une image de carton de lait en gros plan. L'anonymat du web venait d'être vaincu par la ménagère.

— Tiens, dit-elle en me tendant une boîte de raviolis, mange ça. T'as une tête à avoir confondu tes abonnés avec un vrai repas.

Je regardai le pack de lait, puis ma mère qui commençait déjà à gratter la moisissure

du Continent avec son ongle.

— Maman, murmurai-je, tu viens de couper le direct d'un million de personnes.

— Un million ? C'est bien. Ils repasseront quand t'auras nettoyé. Allez, sors les fourchettes.

Je m'assis par terre, entre le satin déchiré et le dentier de Monsieur Henri. Je n'avais plus d'empire, plus de Dubaï, et plus d'ananas. Mais alors que j'ouvrais la boîte de raviolis à la lueur de l'ampoule de 40 watts, je réalisai que pour la première fois, la réalité n'avait pas besoin de filtre pour être délicieusement absurde.

— Par contre, Camille, ajouta ma mère en ouvrant le placard, t'as un de ces goûts pour les rideaux... On dirait une nappe de kermesse qui a mal tourné.

Chapitre 5

@TruthSeeker s'abonne

La notification a vibré contre ma cuisse comme une décharge de taser. Un spasme sec. Le genre de vibration qui ne dit pas « quelqu'un t'aime », mais plutôt « le peloton d'exécution est en place ».

Je suis restée figée sur mon canapé dont les ressorts me lardaient les lombaires. Mes yeux, brûlés par douze heures de lumière bleue, ont mis trois secondes à faire le point sur l'écran de l'iPhone 13 — fissuré, payé en quatre fois, dont la dernière traite n'était jamais passée.

Sous ma story de 12h42 — un selfie étalonné où je sirotais un Schweppes tiède dans un verre en cristal d'Emmaüs avec le hashtag DubaiVibes — un commentaire venait de fleurir.

@TruthSeeker : « Tes ombres mentent, Camille. 45 degrés nord-ouest ? T'es dans une cave à Pantin. Dubaï ne fait pas de cadeaux à la gnomonique. »

Le silence qui a suivi n'était pas un silence de paix. C'était celui d'une chambre de décompression juste avant l'implosion. Une goutte de sueur, lourde du sel de l'angoisse prolétaire, a glissé le long de ma colonne, traversant mon ensemble en satin synthétique à 8,99 € avant de s'écraser contre l'élastique de mon short.

J'ai regardé mon « plateau de tournage ». À droite, un carton-plume récupéré dans les poubelles d'une agence d'architecture pour refléter la « lumière du désert ». À gauche, une Ring Light de 45 centimètres sur un trépied bancal. Entre les deux, moi : une icône de la réussite à 14 000 likes, assise sur une pile de factures de gaz impayées

masquées par un plaid qui perdait ses poils comme un vieux husky en fin de vie.

Mon pouce tremblait. Je voulais bloquer ce parasite, mais l'algorithme avait déjà commencé son œuvre. Le commentaire avait déjà trois « j'aime ». En trois minutes. Le doute est une traînée de poudre.

J'ai relevé la tête vers ma fenêtre, condamnée par un carton scotché pour éviter que le reflet du HLM d'en face n'apparaisse dans mes vlogs. Dehors, il pleuvait cette petite pluie parisienne acide qui transforme la poussière en boue. Je me suis levée, les articulations craquantes, pour vérifier mon maquillage. Le contouring était si épais qu'on aurait pu y creuser des tranchées de guerre. Sous le plâtre, mes cernes préparaient mon enterrement.

L'écran a vibré à nouveau.

@TruthSeeker : « Joli reflet dans la cuillère. Un étendoir et une chaussette trouée. Dubai a sacrément baissé en gamme. »

L'adrénaline a frappé mon estomac. J'ai zoomé sur ma photo. Un millimètre. Une tache floue. C'était ma chaussette Decathlon, celle avec le trou au gros orteil, qui pendait fièrement sur mon étendoir à trois branches.

La porte de mon studio a été secouée par trois coups violents.

— Mademoiselle ? C'est le gardien. On a une infiltration au troisième. Ça vient de chez vous !

Je suis restée immobile, une main sur mon smartphone, l'autre sur la cuillère maudite. D'un côté, le vide numérique étincelant ; de l'autre, la réalité organique : un dégât des eaux et un gardien qui sent le tabac froid.

— Mademoiselle ! J'entends que vous êtes là !

J'ai ouvert la porte. Monsieur Meunier, soixante ans de rancœur et un gilet en polaire boulochée, m'a dévisagée comme une extraterrestre. Croiser une femme en tenue de gala de Dubaï avec trois centimètres de fond de teint dans un immeuble de l'Est parisien, ça pose question.

— Ça va pas, la tête ? Vous avez laissé le robinet ouvert ? Y'a une cascade dans l'escalier !

— Monsieur Meunier, ai-je dit d'une voix cristalline, je suis en plein direct avec mes investisseurs à Abu Dhabi.

— Tes investisseurs misent sur les serpillières ? Pousse-toi de là, gamine.

Il est entré, piétinant mon plaid avec ses godillots crottés. Mon téléphone a émis un sifflement.

@TruthSeeker : « J'ai le reflet du camion de livraison de pneus dans tes pupilles. Aubervilliers te va si bien, Camille. »

Meunier s'est penché sur l'évier.

— Mais c'est quoi ce bordel ? Vous avez bouché le conduit avec de la peinture dorée ?

— C'est de l'art, ai-je balbutié.

— C'est surtout deux cents balles d'amende. Et éteins ce cercle lumineux, on dirait une morgue. C'est quoi ta montre ? Une Casio de gardien de nuit ? Dubaï est en solde, ma parole.

Il s'est arrêté devant la bâche bleue censée simuler le ciel émirati. Elle se décollait, révélant une tache de moisissure en forme de carte de France.

— Dites-moi, Camille... Vous payez quand votre loyer ? Le proprio commence à trouver que vos "investisseurs" sont lents à la détente.

Une notification a envahi mon écran. Une invitation à un "Live" Instagram.

@TruthSeeker vous invite à rejoindre son direct : "Camille en direct de son taudis".

— Monsieur Meunier, ai-je dit, vous voulez passer à la télé ?

J'ai cliqué sur "Accepter". L'écran s'est divisé. En haut, ma face de poupée de cire éclairée par la Ring Light mourante. En bas, un écran noir et une voix de fumeur qui résonnait à travers le plancher.

— Alors Camille ? On présente son nouveau colocataire aux abonnés ?

L'antagoniste n'était pas un hacker. C'était le voisin du dessous. Celui à qui j'avais refusé de tenir la porte trois jours plus tôt.

— Montre-leur la moisissure, Camille. C'est ça, le vrai Dubaï.

Meunier a regardé l'objectif, puis mes pieds. Le compteur affichait 8000 spectateurs. Ma ruine était le divertissement le plus rentable de l'après-midi.

— Mes chéris, ai-je lancé à la caméra, ne soyez pas crédules. Je vous présente Jean-Eudes, mon coach en humilité. C'est du "Trash-Luxe". Dubaï est un état d'esprit.

Meunier a lâché un rot sonore avant d'attraper ma Ring Light.

— On dirait un halo pour les saints des causes perdues, a-t-il ricané en braquant la lampe sur le plafond qui s'effritait en neige carbonique.

Le téléphone a glissé, atterrissant dans l'évier rempli d'eau noirâtre. L'image sous-marine était fascinante : des résidus de spaghettis flottaient comme des méduses dans une mer morte. Une bulle de texte a jailli sur l'écran immergé.

@TruthSeeker : « Naufrage en direct. Titanic 2.0. »

Trois coups secs ont retenti à la porte. Un homme en costume sombre est entré, l'air sculpté par un expert-comptable maniaque. Il a jeté un regard circulaire sur la bêche affaissée et sur Meunier armé d'une ventouse.

— Mademoiselle Camille ? Je représente l'agence "Pure Luxury Estate". Vous utilisez l'image de nos penthouses sans licence.

Il m'a tendu un papier glacé d'une blancheur insultante.

— C'est une assignation. Et à titre personnel, changez de décorateur. Le salpêtre, c'est très 2023.

L'homme est reparti. Le silence est revenu, seulement troublé par le glouglou de l'évier. J'ai repêché l'iPhone au fond du jus de crevettes. Il a vibré une dernière fois. Une marque de luxe, une vraie : *« Votre vibe résiliente nous plaît. Tournage demain 8h pour Urban Shield. On envoie un chauffeur. »*

Le lendemain, 7h45. J'avais disposé les géraniums crevés de Meunier pour cacher les prises dénudées. Un tapis persan usé recouvrait le lino brûlé. La photo test était parfaite : la lumière de ma lampe, filtrée par un sac poubelle bleu, donnait une

ambiance « heure bleue à Monaco ».

Un klaxon a retenti. Puissant. Noble. Une Mercedes noire, vitres teintées, s'est garée entre une benne à ordures et une Twingo désossée.

Le chauffeur en gants blancs a regardé la façade de l'immeuble, puis le tag « Nique la police » sur la porte d'entrée. Il a hésité.

— Mademoiselle Camille ? a-t-il demandé.

— J'arrive ! ai-je crié par la fenêtre. C'est une performance sur la déshérence urbaine !

Je me suis précipitée dans l'escalier, bousculant Meunier qui hurlait sur le palier.

— Ta ventouse, Camille ! T'as oublié ta ventouse !

Je suis sortie sur le trottoir. TruthSeeker était là, en chair et en os, un petit homme chauve braquant son téléphone sur moi avec un sourire carnassier.

— Alors, Camille ? L'élégance au milieu des rats ?

Je me suis engouffrée dans la Mercedes. Le cuir sentait le neuf et l'argent propre. Un paradis climatisé à dix centimètres de mon enfer. Le chauffeur a refermé la porte avec un bruit sourd et étanche.

— On y va, Mademoiselle ?

— S'il vous plaît. Le plus vite possible.

Alors que la voiture glissait sur le pavé, j'ai regardé par la vitre teintée. TruthSeeker

n'était plus qu'un point minuscule sur le trottoir. Juste derrière lui, Monsieur Meunier courait de toutes ses forces, brandissant ma ventouse orange fluo au-dessus de sa tête comme un trophée olympique.

— Un fan, Mademoiselle ? a demandé le chauffeur en observant la silhouette gesticulante dans le rétro.

J'ai lissé ma robe de seconde main et ouvert mon poudrier pour masquer la sueur.

— Un mécène. Très impliqué dans l'art brut.

La Mercedes a tourné au coin de la rue, laissant derrière elle la moisissure et les dettes. J'étais peut-être ruinée, mais pour les six prochaines heures, j'étais protégée par un bouclier urbain à cinq cents euros le flacon. Le mensonge prenait l'ascenseur, et pour une fois, l'ascenseur fonctionnait.

Chapitre 6

Le zoom de l'angoisse

Le vibreur du smartphone sur le bois nu de la table de chevet produisit le son d'une mitrailleuse de tranchée.

Vrrr. Vrrr. Vrrr.

Camille sursauta, envoyant valser son bol de céréales « Éco-Choc : 100% Maïs soufflé (air inclus) ». Les boules jaune nucléaire roulèrent sur la moquette gris ciment, vestige d'une ère pré-industrielle. Elle ne regarda pas l'écran. Elle savait. L'adrénaline, cette vieille amie toxique, lui picotait les tempes. C'était Marcus. Son agent. Un homme-pixel qui envoyait des mémos vocaux à trois heures du matin depuis un jet privé imaginaire.

Elle décrocha à la micro-seconde de vide avant la messagerie.

— Camille ? Meuf, pourquoi tu réponds pas en vidéo ? On est à Dubaï ou dans la Creuse ?

La voix de Marcus était un concentré de Red Bull et de mépris de classe. Camille balaya du regard ses quinze mètres carrés. À gauche, une pile de linge sale montait la garde. À droite, le papier peint cloqué par l'humidité semblait vouloir se suicider.

— Marcus, chéri ! Désolée, le room-service a mis une heure à m'apporter mon matcha au lait d'amande pressé à froid. Le Wi-Fi est capricieux avec tout ce marbre...

— Je m'en fous. On a un deal pour des montres connectées. Ils veulent du "lifestyle

organique". Je te rappelle en vidéo dans deux minutes. Sois riche. Sois Dubaï.

Bip.

Deux minutes. Camille plongeait. Le lino gagna. Elle balançait son ordinateur sur le lit et lança sur YouTube : *« Luxury Hotel Lobby 4K - 10 hours loop »*. Elle projeta l'image sur sa télé de 50 pouces, payée en douze fois sans frais. La pièce fut baignée d'une lumière dorée qui masquait la tache de café sur le mur. Elle enfila un blazer en lin blanc — un ersatz synthétique qui n'avait jamais vu de machine à laver — par-dessus son pyjama troué.

L'appel FaceTime de Stan, l'associé de Marcus, arriva.

Camille s'installa, la nuque tendue. Dans le retour caméra, le filtre « Sunset Glow » faisait disparaître les bords du téléviseur. Elle était à Dubaï. Elle sentait l'odeur du kérosène et de l'argent sale.

— Camille ! fit Stan, dont les UV frôlaient le troisième degré. Putain, ce hall... c'est le Jumeirah ?

— Quelque chose comme ça, murmura-t-elle avec une nonchalance étudiée.

Soudain, la vidéo YouTube bugga. Un cercle de chargement blanc apparut en plein milieu du marbre virtuel, juste au-dessus de l'épaule de Camille.

— C'est quoi ce logo blanc derrière toi ? demanda Stan, plissant les yeux.

— Ça ? riposta Camille sans ciller. Un hologramme ! C'est la nouvelle signalisation pour les clients Platinum. Dubaï, Stan. On est en 2050 ici.

— Incroyable, souffla l'agent. Écoute, la marque « Chrono-Life » veut une story.

Montre-nous un peu la flore locale. Ils aiment le côté vert.

Camille tendit la main vers son laurier en polyéthylène IKEA. Elle voulut le rapprocher de l'objectif pour ancrer le mensonge. Elle plongea. La plante vola. Le lino gagna. Dans un spasme de survie sociale, Camille rattrapa le pot, mais une feuille rigide, une imitation de laurier particulièrement agressive, se détacha et vint se loger directement au fond de sa gorge au moment où elle ouvrait la bouche.

Camille s'étouffa.

Ce n'était pas une toux élégante. C'était le râle viscéral d'un moteur diesel par moins vingt degrés. Ses yeux s'écarquillèrent, ses joues virèrent au pourpre colérique.

— Camille ? Tu t'étouffes ? cria Stan.

Elle ne pouvait pas répondre. Elle luttait contre la mort physique pour sauver sa vie numérique. Elle se plia en deux, disparaissant partiellement du champ, gardant le bras tendu pour que Stan ne voie que le hall d'hôtel imperturbable. Dans un ultime spasme, elle recracha le morceau de plastique vert dans son bol de céréales.

— Haha... Stan... Désolée. C'est la clim. Réglée sur Arctique. J'ai avalé ma Cristaline de travers.

— Tu m'as fait peur ! Bon, je te laisse, j'ai rendez-vous avec un influenceur qui déballe des yachts. Ciao la riche !

L'écran s'éteignit. Le silence revint, lourd comme du plomb.

C'est à cet instant que le téléphone vibra à nouveau. Gaspard. Le grand patron. Le séisme.

— Camille ! hurla Gaspard. J'ai vu ton direct. La marque « Oasis Bleue » est en transe. Ils veulent que tu boives leur nouveau sérum Vitalité Absolue en direct. Maintenant.

— Gaspard, je...

— Quinze mille euros, Camille. Quinze. Mille.

Elle regarda le mur moisi. Elle n'avait pas le choix. Elle vida son vapo à vitres, le remplit d'eau tiède et d'un colorant bleu trouvé dans son placard.

— C'EST QUOI CE BRUIT ? hurla Monsieur Langlois, le voisin, en frappant contre la cloison. ÇA GICLE DANS MA SOUPE, ESPÈCE DE TARÉE ! VOS TUYAUX SONT MORTS !

Camille fixa la caméra de Gaspard.

— Ignore ça, Gaspard. C'est... le personnel. Ils installent une cascade intérieure pour mon brunch de demain.

— Une cascade ? Soren, le directeur marketing, est avec moi. Il veut te voir boire le sérum.

Camille porta le verre bleu à ses lèvres. Au même moment, Langlois donna un coup de bélier dans la porte. Le choc fit basculer son étendoir à linge. Une culotte en coton délavée vint s'écraser sur le haut du téléviseur.

— Camille, c'est quoi ce... ce drapé blanc sur le marbre ? demanda Soren.

— Un design de Karl Lagerfeld posthume ! improvisa-t-elle en avalant une gorgée de son mélange immonde.

L'eau tiède et le colorant eurent un effet immédiat. Sa gorge brûla. Mais ce n'était plus de la douleur. C'était une transformation. Elle sentit sa peau se tendre, non pas par le sérum, mais par une volonté de pixelisation pure. Sous les yeux de Gaspard et Soren, le visage de Camille se figea. Ses pores disparurent. Sa peau devint lisse comme un écran de smartphone. Elle ne respirait plus. Elle n'en avait plus besoin.

— Regardez cet éclat ! s'extasia Soren. On dirait qu'elle est faite de lumière !

— C'est le produit, murmura Camille d'une voix synthétique, échantillonnée en 44kHz.

La porte finit par céder sous les coups de Langlois. Le vieux clerc de notaire entra en trombe, les bras levés.

— Camille, j'appelle la po... !

Il s'arrêta net. Il ne voyait plus la fille fauchée du 18ème. Il voyait une image sans organes. Camille était assise sur sa caisse de lait, mais pour lui, pour Gaspard, pour le monde, elle flottait dans une mer d'or liquide. Elle était devenue un objet marketing total, une créature polymère.

— Camille ? balbutia Langlois. Qu'est-ce que... vous êtes devenue ?

Elle ne le regarda même pas. Elle pointa son iPhone vers son propre visage. Elle n'était plus la victime du désastre. Elle en était la présidente.

— Je suis à Dubaï, Monsieur Langlois. Et ici, il n'y a plus de voisins. Il n'y a que des abonnés.

Elle appuya sur "Publier".

À cet instant, son corps se fragmenta en millions de points lumineux. Elle ne tomba pas sur le lino. Elle s'évapora dans le Wi-Fi. Il ne resta dans le studio que le blazer blanc, vide, et une feuille de laurier en plastique flottant dans un bol de maïs soufflé.

Sur l'écran du smartphone resté au sol, le nombre de likes s'emballa. Camille était enfin devenue ce qu'elle avait toujours voulu être : une image parfaite, incapable de s'étouffer, et dont le loyer ne coûtait plus rien au monde physique.

Chapitre 7

Selfie au Terminal 2

Le RER B est un purgatoire qui sent le métal froid et le désespoir humide. À mesure que les stations défilent — Aulnay, Parc des Expositions, l'enfer — je sens l'électricité statique de ma perruque blonde « Miel de Californie » me lécher les oreilles. Trente-neuf euros sur Amazon. À ce prix-là, le cheveu ne chante pas, il grésille.

Je vérifie mon reflet dans la vitre rayée par un poinçon. Je ressemble à une héritière en fuite ou à une témoin sous protection qui aurait mal choisi son coiffeur. Sous mon trench-coat en polyester qui imite le daim avec la subtilité d'un tractopelle, je transpire un mélange d'angoisse et de Red Bull tiède.

L'objectif est simple : le Terminal 2E. La porte d'embarquement pour Dubaï. Une photo, une seule. Un angle serré, un flou artistique sur le panneau « Priority Boarding », et l'affaire est pliée. @TruthSeeker pourra bien s'étouffer avec ses doutes : j'y suis. Enfin, j'y suis à trente mètres de la PAF, ce qui, techniquement, est déjà une forme d'exil.

L'aéroport m'accueille avec sa lumière crue, celle qui ne pardonne ni les cernes, ni les contrefaçons. Je trouve le panneau. *Emirates. EK 074. Dubai. Boarding.*

Mon cœur tape contre mes côtes comme un prisonnier contre les barreaux. Je me positionne. Menton levé. Le « rich face » : un mélange de mépris pour la plèbe et de légère déshydratation.

Clic.

Le cadre est parfait. On ne voit ni la poubelle Vigipirate, ni le groupe de touristes en claquettes-chaussettes. Sur l'écran, je suis une business-woman en partance pour le futur. En réalité, j'ai quatre euros soixante-quinze sur mon compte et un ticket de RER retour qui ne fonctionne déjà plus.

— Camille ? Camille Belkacem ?

La voix est comme un coup de taser. Elle est réelle. Gutturale.

Je pivote avec la grâce d'un cerf pris dans les phares d'un 38 tonnes. Face à moi : Kevin. Kevin du collègue Paul Éluard. Celui qui, en 4ème B, mangeait des gommes pour m'impressionner. Il porte aujourd'hui un gilet orange fluo marqué « SÉCURITÉ » et semble avoir doublé de volume sous l'effet d'un régime exclusif de kebab-frites.

— Putain, c'est bien toi ! hurle-t-il. Je t'ai reconnue direct avec tes cheveux, là. C'est quoi ? On dirait un caniche qui a explosé.

Le silence qui suit aurait pu loger une famille de réfugiés.

— Je... Bonjour, Kevin. Je suis pressée, je prends mon jet privé.

— Un jet privé au Terminal 2E ? Kevin fronce des sourcils qui semblent s'entrechoquer bruyamment. Et c'est quoi le badge « Visiteur » qui dépasse de ton sac ? C'est pour ton job chez les croquettes pour chiens ?

— C'est un pass VIP pour le lounge, j'improvise, la voix montant de deux octaves. Écoute Kevin, le pétrole m'attend.

Je commence à reculer. Kevin, lui, avance avec son smartphone à l'écran brisé.

— Attends, Camille ! Un selfie pour le groupe WhatsApp des anciens ! Allez, fais pas ta star !

Il approche son visage luisant du mien. Je sens l'odeur de son tabac froid. Si cette photo finit en ligne, @TruthSeeker aura ma tête sur un plateau.

— Non ! C'est une question de droits d'image ! Mon contrat avec les Émirats est très strict !

Kevin s'arrête. Il regarde ma perruque, qui a effectué une rotation de quarante-cinq degrés vers l'avant.

— Camille... Ta moumoute, elle se barre.

C'est le moment où mon cerveau active le mode « survie ». Je fais volte-face. Mes talons de douze centimètres en plastique italien claquent sur le marbre. Je cours vers l'escalator, bousculant un homme d'affaires. Un courant d'air sournois s'engouffre sous le « Miel de Californie ».

Un ange passa, et il avait l'air dégoûté.

La perruque s'envole. Elle plane un instant, majestueuse telle une méduse dorée, avant de s'écraser trois étages plus bas sur un stand de macarons à douze euros l'unité. Je reste là, debout sur l'escalator qui descend inexorablement, révélant au monde mon vrai cuir chevelu : un chignon gras aplati par un filet à rôtir et deux barrettes roses.

En haut, Kevin est immobile. Il tient son téléphone à bout de bras.

Clic.

— Magnifique ! Celle-là, elle va faire un carton à la cité !

L'escalator m'entraîne vers les profondeurs, vers le RER B, vers mon studio de 15m². Dans le train du retour, une petite fille me fixe.

— Maman, pourquoi la dame elle a un filet à jambon sur la tête ?

— Parce que la dame est en train de cuire, ma chérie, je réponds tout bas. À feu très doux.

Soudain, une main se pose sur mon épaule. Un contrôleur à moustache épaisse, le regard saturé par trente ans de mythomanie ferroviaire.

— Votre billet, s'il vous plaît.

— Vous acceptez les paiements en visibilité ?

Le blanc narratif qui suivit fut si long qu'on aurait pu y construire un deuxième aéroport.

— Amende forfaitaire, mademoiselle. Soixante euros.

Il repart avec mon dernier billet de cinquante et une pièce de dix grattée au fond de ma doublure. Je descends à une station-service perdue sur l'A1, trempée par une pluie qui semble être une insulte personnelle. Mon ensemble en satin vert émeraude me colle à la peau comme une méduse morte.

Je pousse la porte de la station. Jean-Luc, le gérant, me regarde comme si je venais de braquer une sirène. Sa cigarette électronique dégage une vapeur de fraise chimique.

— Pas de chargeur gratuit, grogne-t-il. Et sortez, vous faites peur aux clients.

— Dix minutes, Jean-Luc. Je suis influenceuse. Je peux vous taguer.

— Il est trois heures du matin. Personne ne va venir ici parce qu'un rideau de douche mouillé l'a écrit sur Internet.

Il me laisse finalement brancher mon téléphone derrière un présentoir de cartes Michelin. 2 %. J'allume. @TruthSeeker vient de poster la photo de moi en plein sprint, chauve et misérable, prise par Kevin.

C'est une hémorragie d'abonnés. Je prends alors un selfie, là, sous le néon blafard, le mascara dégoulinant jusqu'au menton. Pas de filtre.

« Dubaï était une cage dorée. Je suis descendue de cet avion car la vraie liberté est ici, dans le vrai monde. TheRealCamille Mue Spirituelle. »

J'appuie sur publier au moment où le téléphone rend l'âme. Je rends le câble à Jean-Luc. Il me regarde avec une curiosité presque humaine.

— Alors ? Votre audience arrive pour mes Twix ?

— Non, Jean-Luc. Ils arrivent pour voir comment on survit à un crash.

Il soupire et me lance un vieux gilet de sécurité orange fluorescent.

— Mettez ça. Quitte à vouloir être vue par la terre entière, autant que les camions ne vous ratent pas.

J'enfile le gilet par-dessus mon satin vert déchiré. C'est le triomphe visuel du tragique sur l'esthétique. Je sors dans le froid, balise orange fluo dans la nuit. Je trébuche sur un rat crevé. Je souris. C'est du contenu premium.

— Hé ! la petite ! me crie Jean-Luc depuis sa porte.

Je m'arrête.

— Le prochain qui vous demande si c'est pour un mariage, dites-lui que c'est pour un enterrement. Ça passera mieux avec le gilet.

Je reprends ma marche vers Paris. L'aventure ne fait que commencer. Et cette fois, il n'y aura pas de retouche._

Chapitre 8

L'invitation toxique

L'écran de mon iPhone 15 Pro, dont les mensualités courent encore sur les trois prochaines années de ma vie inexistante, irradie une lumière bleutée qui donne à mes cernes la couleur d'une décharge sauvage. Il est 4h12. Dans mon 15m² de la porte de la Chapelle, l'humidité grimpe le long du papier peint jauni comme une moisissure qui aurait de l'ambition.

Une notification Instagram. Un battement de cœur. Une décharge d'adrénaline pure, plus efficace que le café soluble premier prix qui stagne au fond de ma tasse ébréchée.

****@Oceane_Paradise :**** « Meuf ! Ton ascension est iconique. Je suis en live ce soir à la Villa Opulence (Paris 16). On fait un "Get Ready With Us" croisé ? Viens avec ta **v i b e d e D u b a ï . D i s - m o i q u e t ' e s p a s d é j à r e p a r t i e ! p »**

Océane Paradise. Trois millions d'abonnés. Un cerveau probablement rempli de ouate et de codes promo pour des gummies amincissants, mais une puissance de feu capable de transformer n'importe quel microbe social en star du JT de 20h. Je regarde mon miroir. Mon teint a la couleur d'une endive oubliée dans un bac à légumes. Mes cheveux sont un hommage au désespoir capillaire. Et surtout, je suis officiellement censée être à 5 000 kilomètres de là, en train de siroter un cocktail à 80 dollars sur un rooftop de la Marina.

Je tape, les doigts tremblants sur le verre fissuré.

****Camille :**** « Je viens de décoller de DXB en jet privé, bébé. Le pilote dit qu'on a

un vent arrière de fou. Je serai à Paris pour le dîner. Trop hâte de te voir. Kiss from the sky. p »

Je pose le téléphone. Un silence de mort retombe. Même le cafard sous l'évier semble juger mon historique de recherche.

...

Mon estomac émet un bruit de canalisation bouchée. J'ai dix-sept euros sur mon compte courant. Hier, j'ai dû choisir entre un pack de six œufs et l'achat de deux mille abonnés indiens pour maintenir mon "taux d'engagement". J'ai choisi les abonnés. Les œufs ne me donneront pas de contrat avec une marque de montres en plastique.

Il faut que je simule le retour. Maintenant.

Je commence par le "jet". J'ai un tabouret de bar Ikea et un rideau de douche gris satiné que j'ai acheté chez Action pour simuler des draps de luxe. Je décroche le rideau. Je le drape sur le dossier du canapé. Pour le hublot, la technique est rodée : une assiette blanche en plastique, évidée au centre, fixée contre la vitre de mon unique fenêtre qui donne sur une cour intérieure où traîne un vieux matelas abandonné. L'astuce, c'est le focus. Si je zoome assez, le ciel gris de Paris devient l'azur infini de la stratosphère.

Je branche ma ring light. Ce cercle de lumière blanche est mon seul dieu. Sous son éclat, la moisissure du mur disparaît, gommée par la surexposition. Ma peau devient de la porcelaine. Je suis une créature de pixels. Je lance une story.

— Salut mes amours ! Petit retour express sur Paris. Dubaï était incroyable, mais Océane m'attend pour une collab de folie. Le jet est un peu bruyant aujourd'hui, désolée pour le son !

Je brandis un verre d'eau du robinet dans lequel j'ai versé un fond de sirop de pêche pour simuler un Dom Pérignon rosé. Je porte mes lunettes de soleil de contrefaçon pour masquer mes yeux de raton laveur. Je coupe la vidéo. Un commentaire s'affiche instantanément.

****@TruthSeeker :**** « Marrant. À 0:04, dans le reflet de tes verres, on distingue une grue de chantier de la RATP. C'est nouveau, les travaux de la ligne 12 au-dessus de la Méditerranée ? En plus, ton rideau de douche a encore l'étiquette "Action" qui dépasse à gauche. Amateur. »

Ma respiration se bloque. @TruthSeeker. Ce type est une plaie. Un puriste du détail qui doit probablement vivre chez sa mère en analysant le grain de peau des influenceuses à la loupe thermique. Je supprime la story. Mon cœur bat si fort que je l'entends dans mes tempes. J'ai envie de vomir, mais le vomi ne passe pas bien en 4K.

Je commande immédiatement cinq mille nouveaux followers pour noyer le souvenir de cet affront technique sous un déluge de cœurs en alphabet cyrillique. Coût : 12 euros. Solde bancaire : 5 euros.

...

Je passe les trois heures suivantes à transformer mon studio en atelier de haute couture. Je n'ai pas de vêtements de luxe, mais j'ai une agrafeuse et du ruban adhésif double face. Je prends un vieux blazer noir. Je découpe des épauettes dans du carton de livraison Amazon. J'agrafe des chaînes de bijoux fantaisie sur les revers. De loin, sur un écran de 6 pouces, c'est du Balmain. De près, c'est une agression visuelle passible de garde à vue.

Le téléphone sonne. Un numéro masqué. Le cabinet de recouvrement. Je décroche, je fais *« Kshhh kshhh »* avec ma bouche et je hurle que le signal satellite du jet est instable avant de raccrocher. Je me regarde dans la glace, la vraie, celle qui n'a pas de

filtre. Je vois Camille, la fille qui avait peur que personne ne se souvienne de son prénom à l'école. Puis, je regarde l'écran. Je vois @Camille_Luxe. 150 000 abonnés. Laquelle des deux est réelle ? Le problème, c'est que @Camille_Luxe a faim, elle aussi. Et elle mange ma vie, morceau par morceau.

À 20h, je quitte mon studio. Je descends les quatre étages à pied car l'ascenseur sent l'urine et la défaite. Dans la rame de la ligne 13, je suis compressée entre un intérimaire en bâtiment et une dame qui transporte des poireaux. Je sors mon téléphone. Je filme mes pieds — mes escarpins à semelles rouges peintes au vernis à ongles hier soir — avec, en fond sonore, un bruitage de moteur de Lamborghini téléchargé sur YouTube.

****Légende Story : **** « Le trafic parisien, l'enfer... Vivement que les taxis volants soient autorisés. RichLife Paris »

L'intérimaire jette un coup d'œil à mon écran, puis à mes chaussures dont le vernis s'écaille déjà sur le carrelage dégueulasse du métro. Je le fixe avec un mépris souverain. Le mépris est l'accessoire indispensable de ceux qui n'ont rien.

...

Arrivée à la Villa Opulence, le vigile me toise. Je sens son regard s'attarder sur mes épaulettes en carton Amazon qui commencent à gondoler à cause de la bruine parisienne. Je rentre tête haute. Le hall sent le parfum de niche et l'argent sans odeur. Océane est là. Elle est plus petite qu'en vidéo. Ses lèvres sont si gonflées qu'on dirait qu'elle a fait une réaction allergique à la vie.

— Camille ! Enfin ! Ma jet-setteuse préférée !

Elle m'embrasse — ou plutôt, elle fait claquer ses joues contre les miennes.

— Tu sens... bizarre, me murmure-t-elle. C'est quoi ton parfum ?

— C'est une fragrance conceptuelle : "Humidité Urbaine". Une édition limitée de Dubaï.

— Canon. Bon, on lance le live. On est 40 000 en attente.

Je regarde le buffet. Des macarons, des mini-burgers au foie gras. Mes intestins se tordent. Je n'ai pas mangé depuis trente-six heures. Océane me tend une coupe de champagne. L'alcool tape instantanément dans mon cerveau vide.

— On est en ligne dans 3... 2... 1...

Océane change de visage. Elle passe de la fatigue blasée à l'extase hystérique.

— Coucou mes amours ! Camille est là ! La reine de Dubaï vient de débarquer de son jet ! Camille, raconte-nous la First Class !

Je me lance. Je parle de caviar trop salé à 30 000 pieds et de turbulences au-dessus des Alpes. Soudain, le buffet derrière nous s'effondre. Un serveur a trébuché. Un macaron à la pistache roule jusqu'à mes pieds. Mon corps prend le dessus. Ma main descend, presque malgré moi, vers le sol. Je ramasse le macaron. Je le porte à ma bouche devant 45 000 personnes. Je le croque. C'est mieux que la gloire. C'est mieux que les likes.

— Camille ? bafouille Océane. Tu... tu manges par terre ?

Je mâche lentement, fixant l'objectif.

— À Dubaï, la nourriture qui touche le sol est bénie par les anges. C'est un rituel de gratitude. Vous devriez essayer. C'est le concept "Earth-Eating". C'est très spirituel.

Océane explose de rire.

— J'adore ! Les gars, c'est la nouvelle tendance ! EarthEating !

...

Je me sens invincible. Jusqu'à ce que mon épaulette en carton, affaiblie par l'humidité, décide de se faire la malle. Elle glisse le long de mon bras, révélant au monde le logo "Recyclable" d'Amazon en plein champ.

— Camille... chérie... c'est du carton ? demande Océane, pétrifiée.

Je lâche un rire cristallin.

— C'est du *Structural Minimalism*, Océane. C'est la nouvelle capsule de Virgil chez "L'Anonyme". Le luxe ne se cache plus derrière la soie. Porter du jetable, c'est prouver qu'on a les moyens de ne rien garder.

Océane hésite, puis ses yeux brillent de cupidité.

— C'est... c'est du génie. Tellement *disruptif*.

— Pour prouver ma bonne foi, je vais faire un baptême de vérité, je lance en direction de la piscine à débordement.

Je marche vers le bord. Ma robe agrafée craque. Je saute. Le choc de l'eau est une gifle. Le carton dans ma manche pèse soudain le poids d'une enclume. Ma perruque se détache et flotte à la surface comme une méduse morte. Je remonte, haletante. Ma vraie chevelure, terne et plate, me colle au visage.

Je sors de l'eau. D'un geste de diva majestueuse, je porte la main à ma nuque pour replacer une mèche de perruque... qui n'existe plus. Mes doigts ne rencontrent que le

vide et mon crâne humide. Le décalage entre mon geste noble et ma réalité de rat noyé est total.

— Camille... ta ligne "Imparfaite"... Elle inclut aussi la calvitie spirituelle ? ricane Océane en zoomant sur mon crâne.

Je regarde la caméra. Le chat est un torrent d'insultes. Je sors de la piscine, trempée, mes lambeaux de carton traînant derrière moi. Je m'enferme dans la salle de bain. Mon téléphone est étanche. 142 000 notifications. @TruthSeeker vient de poster : « Analyse technique des agrafes : calibre 24/6, marque distributeur. C'est pas du Balmain, c'est du Bureau Vallée. »

...

Je rentre chez moi en peignoir de soie volé à la villa, pieds nus dans le métro. Arrivée devant mon immeuble, je vois une silhouette qui attend. C'est lui. @TruthSeeker. Il porte un t-shirt "Keep Calm and Debug" et tient son téléphone comme une arme de poing.

— Alors ? Voilà le palais ? Voilà la reine de Dubaï ? lance-t-il à ses abonnés en filmant ma cage d'escalier qui sent le chou.

Je monte les quatre étages. Il me suit, braquant son flash sur ma misère. J'entre dans mon 15m². Il filme tout : le réchaud, le rideau de douche, le tas de relances de loyer.

— Qu'est-ce que tu as à dire, Camille ? Regardez cette décharge !

Je me tourne vers son objectif. Je ris.

— Ma story ? C'est que vous êtes 300 000 à regarder une fille dans un taudis parce que sa détresse est plus divertissante que vos vies de merde.

Je saisis mon anneau lumineux et je le balance contre mon miroir. Le verre explose.
@TruthSeeker recule, déstabilisé par cette soudaine absence de filtre.

— Sortez de chez moi. La performance est terminée.

Il s'en va, bafouillant. Je me retrouve seule dans le noir. Mon téléphone vibre. Une notification bancaire. Un virement vient de tomber. L'acompte pour mon nouveau partenariat. Une marque de produits capillaires pour "cheveux en détresse extrême".

C'est plus que le prix de mon loyer. C'est le prix de ma dignité vendue au détail. Je ramasse un morceau de carton de Miel Pops qui est resté collé à ma jambe. Je regarde le vide. Je gagne, mais je suis toujours cette fille en peignoir volé qui s'appête à manger son propre décor pour tromper la faim.

Fin du chapitre. Pour la suite, abonnez-vous.

Chapitre 9

Champagne et eau du robinet

La bouteille de Dom Pérignon 2012 trônait au centre de la table basse en mélaminé écaillé. Elle était étincelante sous l'éclat chirurgical de la Ring Light, récupérée trois ans plus tôt dans une benne à verre derrière un bistrot des Abbesses. Dans ce studio de quinze mètres carrés, le luxe était une simple question de millimètres : un centimètre à gauche, et l'objectif capturait la tache d'humidité qui pleurait sur le papier peint ; un centimètre à droite, et le sac poubelle débordant de barquettes de micro-ondes brisait le sortilège.

Camille versa une dose généreuse de sirop de pamplemousse rose Teisseire dans une carafe à décanter dénichée chez Emmaüs. Le liquide prit la teinte exacte d'un cocktail à soixante-cinq euros sur le rooftop du Burj Al Arab. Elle remua avec une paille en inox — l'accessoire indispensable pour signaler une conscience écologique à ceux qui n'en ont pas. Elle lança le direct. Le compteur grimpa instantanément : deux mille personnes connectées pour boire du vide.

— Salut mes amours ! On fête le lancement de ma nouvelle collab', l'ambiance est juste... irréal.

Elle fit pivoter le téléphone vers le seul mètre carré propre de l'appartement, inondé par une lampe orange simulant un coucher de soleil permanent. Elle but une gorgée de son mélange tiède. C'était une agression glycémique pure, une attaque de sucre déguisée en privilège. Elle transforma sa quinte de toux en un rire perlé, celui d'une femme qui ignore l'existence des rappels de charges de la CAF.

Soudain, une notification barra l'écran. Un bandeau noir. @TruthSeeker venait de

publier un montage en temps réel. À gauche, l'image du live de Camille. À droite, une carte thermique satellite. Le texte était une exécution publique : « La science ne ment pas. Ta villa est à 14 degrés. Soit tu vis dans une morgue, soit ton palace est une passoire thermique du 18ème. Santé, l'imposture. »

Camille sentit une goutte de sueur glacée couler entre ses omoplates. Le chat s'affola, le parfum de l'admiration s'évaporant au profit de l'odeur du sang numérique. On frappa alors à sa porte. Trois coups sourds, impatients.

— CAMILLE ! C'est monsieur Bernard ! Votre chèque a encore sauté ! Ouvrez ou j'appelle l'huissier !

La voix du propriétaire, une basse de baryton usé par le tabac gris, résonna dans le micro de l'iPhone avec une clarté désastreuse. On n'entendit plus que le frigo qui se remettait en marche dans un râle d'agonie métallique. Camille fixa l'objectif, coincée entre un mur moisi et la haine de dix mille inconnus. Elle sourit. C'était le sourire des condamnés qui découvrent que la corde est en soie.

— Vous entendez ? dit-elle d'une voix suave. C'est mon majordome. On joue à un jeu de rôle immersif, c'est très « théâtre expérimental ».

Elle coupa le direct. Le silence revint, lourd, oppressant, seulement brisé par les battements frénétiques de son propre cœur. Elle ouvrit Twitter : CamilleGate était déjà en top tendance. Elle vida la carafe de sirop d'un trait. C'était écoeurant, exactement ce qu'elle méritait. Elle regarda son solde bancaire : -142,50 €.

Puis, elle ressortit une petite fiole de colorant alimentaire bleu cachée derrière un paquet de pâtes premier prix. Elle versa trois gouttes dans l'eau. Le liquide devint d'un cobalt radioactif, la couleur exacte d'un liquide de refroidissement ou d'un rêve de vacances aux Maldives. Elle se recoiffa d'un geste sec.

— Monsieur Bernard ? cria-t-elle. Entrez ! Je finis ma conférence avec Tokyo !

Elle ouvrit à son propriétaire, qui se tenait là en marcel gris. Camille lui adressa son plus beau sourire d'influenceuse, celui qui efface les dettes et les scrupules. Elle lui servit un grand verre de Teisseire bleu en lui expliquant que les taches d'humidité au plafond étaient une fresque de street-art commandée à un artiste berlinois. Le vieil homme trempa ses lèvres dans la mixture avec une méfiance ancestrale.

— C'est quoi cette pisse de chat ? grogna-t-il, tout en reprenant une gorgée.

— C'est de la Rose de Damas cultivée par des moines muets, Monsieur Bernard. C'est le goût de la réussite.

Elle relança le live. Le compteur explosa : vingt mille spectateurs venus voir le cadavre. Camille ne dit rien, elle fixa la caméra avec une intensité de prédatrice, ses dents déjà légèrement teintées de bleu.

— Vous pensez m'avoir démasquée ? Ce que @TruthSeeker appelle une fraude est une performance méta-physique. Ce projet s'appelle "The Golden Mirror". Je vis dans la misère pour dénoncer la vacuité de votre consommation d'images. Et vous venez tous de payer votre ticket d'entrée.

Dans l'obscurité du studio, les notifications commençaient à muter. Ce n'étaient plus des insultes, mais des demandes d'interviews et des propositions de contrats. Une marque de boisson énergisante, "Blue Energy", lui proposait déjà une avance à six chiffres pour devenir l'ambassadrice de l'esthétique du "Luxe de la Misère".

Le lendemain, à l'heure où les influenceurs feignent de boire du jus de céleri, Camille était à nouveau devant son trépied. Elle tenait une tartine de pain de mie rassis qu'elle avait peinte en vert fluo avec du colorant.

— Bonjour mes amours ! Rien de tel qu'un Avocado Toast revisité par mon chef privé. La couleur est un peu flashy, c'est une variété rare...

Elle croqua dedans. Le goût était celui d'une éponge à récurer trempée dans de l'encre de Chine. Elle mâcha lentement, sentant le colorant imprégner ses gencives et son avenir. Le nombre de spectateurs grimpait sans s'arrêter. Elle était devenue une icône de la transparence factice, une sainte patronne des pixels frelatés.

Le bleu était la couleur du futur. Et le futur avait un goût de liquide vaisselle.

Chapitre 10

Le contrat de trop

L'écran de l'iPhone 15 Pro Max — dont les traites courent encore jusqu'en 2026 — irradie une lumière bleutée qui donne à la moisissure du coin de la pièce une allure de nébuleuse interstellaire. Sur l'écran, un mail. L'expéditeur : *Vandemeyer & Co*. Le Saint-Graal de la sape mondiale. Le genre de boîte qui ne vend pas des vêtements, mais des concepts métaphysiques en soie sauvage pour des gens qui n'ont jamais connu le concept de « découvert autorisé ».

Camille lit une fois. Deux fois. La salive se bloque dans sa gorge, juste à côté d'un reste de pâtes premier prix.

« Chère Camille. Votre esthétique "Nomade Digitale à Bali" correspond parfaitement à notre nouvelle ligne *Ethic-Chic*. Nous souhaitons faire de vous l'égérie mondiale. Signature du contrat demain, 9h00, au siège social à Paris. Présence physique indispensable. À demain. »

Camille lève les yeux. En face d'elle, une pile de linge sale menace de s'effondrer sur une boîte de sardines ouverte. Il est 19h42. Il y a deux heures, elle a posté une *story* en direct de la plage d'Uluwatu, avec un filtre « Golden Hour » qui gomme ses cernes et rajoute trois zéros à son compte en banque imaginaire. Elle est à Paris. Rue des Couronnes. Dans 15 mètres carrés qui sentent le renfermé et l'échec.

Elle tape : « Enchantée. Je prends le premier vol. À demain. »

Elle a trois heures pour transformer un studio moisi en cabine Business d'Emirates. Elle attrape un tube de crème hydratante et y mélange du marc de café. Elle s'étale la

mixture sur les jambes. Le "tan" artificiel sent la caféine et le désespoir. Sous le filtre « Lagos », ça passera pour un hâle profond acquis après une semaine de surf.

Elle dispose une assiette en carton et un verre en plastique devant son écran d'ordinateur affichant un ciel azur. Angle de 45 degrés. Le bord du moniteur passe pour le hublot d'un Boeing 777.

« Bye Bali. See you tomorrow Paris. FirstClassLiving ».

Elle retient son souffle, l'œil rivé sur la barre de chargement. Le compteur de likes s'affole. Puis, le commentaire qui tue, celui de @TruthSeeker : *« Impressionnant. Tu es la seule personne au monde capable de voyager sur une compagnie dont l'aile de l'avion affiche le logo "Windows 10" dans le reflet du verre. »*

Camille se fige. Elle zoome. Effectivement, la barre des tâches est visible dans le plastique. Elle supprime la photo en un dixième de seconde. Elle saisit son sèche-cheveux, l'allume à pleine puissance et approche le micro de son téléphone. Le grondement sourd simule les réacteurs. Elle filme ses pieds caféinés sur un pack de 12 bouteilles de Cristaline recouvert d'un plaid.

« Tellement de bruit dans ce vol, hâte d'arriver. »

Le lendemain, 9h00. L'Hôtel Particulier de Vandemeyer est un colosse de pierre et de verre, un sanctuaire chirurgical où même l'air semble filtré par des diamants. Camille entre. Ses jambes sont des cotons-tiges mouillés, mais son visage est un masque de sérénité exotique.

Solange, la directrice artistique, l'attend dans un bureau si blanc qu'il agresse la rétine. Elle porte un col roulé noir et un regard capable de geler l'enfer. À ses côtés, un homme en bleu de travail ajuste un projecteur. Camille manque de défaillir. C'est Marc.

— Voici mon conseiller stratégique, improvise Camille en désignant Marc, qui la fixe avec une lucidité effrayante. Il m'accompagne depuis Singapour.

Marc ajuste son bleu comme s'il s'agissait d'un smoking de chez Margiela.

— C'est une pièce d'archive, lance-t-il d'une voix traînante. Un commentaire sur l'érosion du néolibéralisme.

Solange expire, conquise par tant de snobisme.

— C'est audacieux. Très Vandemeyer. Camille, votre teint est... tellurique. On sent l'Indonésie.

— C'est le matcha de Bali, murmure Camille. Une cure détox.

Solange pousse un contrat de six pages sur la table en marbre. Elle pose un stylo Montblanc en or massif.

— Signez ici. On commence le shooting dans dix minutes.

Camille s'approche. Dans la panique du matin, elle a fourré la boîte de sardines entamée dans son sac de luxe. L'huile a coulé. Ses doigts sont une marée noire de tournesol. Elle saisit le stylo. La fibre du papier 300 grammes boit l'huile de poisson avec une avidité obscène, créant une auréole translucide autour de sa signature.

Solange fronce les narines.

— C'est quoi cette... fragrance ? On dirait de la marée ?

— C'est « Abyesse de Singapour », rétorque Marc sans ciller. Un mélange expérimental de désinfectant industriel et de sécrétions marines organiques. C'est très niche.

Solange hoche la tête, fascinée.

— C'est fascinant. On dirait l'odeur du futur.

Camille se lève, le contrat huileux sous le bras. Elle quitte le sanctuaire, traverse Paris dans un taxi qu'elle ne peut pas payer, et remonte ses six étages sans ascenseur.

De retour dans son 15m², elle retire ses chaussures de créateur. Une mouche se pose sur le marbre de la table basse improvisée. Elle ne bouge pas. Camille s'approche de son évier. L'odeur du siphon bouché remonte, âcre et réelle, rejoignant les effluves de sardines qui imprègnent désormais son sac de luxe. Elle ouvre le robinet. L'eau est marron.

Elle fixe son reflet dans le miroir piqué. Le "glow" de Bali s'effrite en petites croûtes de marc de café sur ses chevilles. Elle n'a pas conquis le monde. Elle a juste vendu son âme à une femme qui prend du jus de poisson pour de la haute couture.

Elle attrape une éponge grise. Elle frotte. L'évier pue toujours. La comédie est finie. Elle n'est plus une icône, juste une fille avec une éponge sale face à une défaite brute.

Chapitre 11

Traque en basse résolution

L'écran de mon iPhone 15 Pro Max — payé en quatre fois avec un rein virtuel et une promesse de don d'organes à Cofidis — illumine mes cernes d'un bleu néon. Dans le noir complet de mon 15 m², je ressemble à un avatar de film d'horreur à petit budget. Le genre qui meurt dans les dix premières minutes parce qu'il a voulu vérifier si le bruit dans la cave était un chat ou un tueur à la hache.

Sauf que ma cave, c'est tout mon appartement. Et le tueur, c'est une barre de progression de téléchargement.

Sur l'écran, le chat défile à une vitesse qui défie les lois de la lecture humaine. @TruthSeeker vient de balancer le clip. Six secondes. C'est tout ce qu'il a fallu. On y voit mon visage, parfaitement lissé par le filtre « Desert Glow », en train de siroter un cocktail à base d'eau du robinet et de sirop de grenadine premier prix dans une flûte en plastique. Je disais : « Le silence de la marina, c'est quand même autre chose que le tumulte de l'Europe. »

Et là, en fond sonore, le hurlement.

Le cri de la Peugeot 308 : le son officiel du 18e, pas celui des Émirats.

@TruthSeeker a posté le spectrogramme. Le mec fait de la police scientifique sur mes lives.

« Regardez les fréquences, les gars. Dubaï : sirènes américaines, basses, autoritaires. Ici ? C'est du 435 Hertz. Notre Reine des Sables est en train de bouffer du kebab à Barbès. »

Le compteur de spectateurs grimpe. 15 000. La honte est un carburant plus efficace que le kérosène.

Je me lève, les jambes en coton. Mes pieds nus écrasent une barquette de sushis vide — enfin, l’emballage que je garde pour le reprendre en photo demain sous un autre angle. L’odeur de l’humidité remonte des plinthes, une fragrance qui ne figure pas chez Dior.

Je me jette sur la porte. Verrou. Double verrou. Le loquet en laiton qui tient par la grâce de deux vis rouillées.

— Camille, tu es pathétique, je souffle.

Je ne suis pas seulement pathétique. Je suis traquée. Dans le chat, les premières captures de Google Street View apparaissent. Ils comparent les fenêtres derrière mon rideau de douche avec les façades du quartier.

@TruthSeeker : « Fenêtres en PVC, rambarde en fer forgé type Haussmann décrépiti. On brûle. »

Je saisis mon trépied. C’est un modèle en aluminium à 19 euros, conçu pour porter un téléphone, pas pour repousser une foule armée de smartphones. Je le déplie avec la frénésie d’un soldat montant une mitrailleuse dans une tranchée. Je le coince entre la poignée de la porte et le sol en lino qui gondole.

C’est ridicule. Si quelqu’un pousse, l’aluminium va plier comme une paille de fast-food.

Je me tourne vers ma ring-light. Elle trône au milieu de la pièce comme une idole païenne. Je l’éteins. Le noir m’engloutit. Seul le rectangle de mon téléphone reste

allumé, crachant des notifications comme un volcan.

Ding.

« Je reconnais le toit ! C'est Marcadet-Poissonniers ! »

Ding.

@TruthSeeker : « 50 balles en crypto à celui qui nous filme la façade avec la meuf à la fenêtre. »

Ma respiration devient un bruit de moteur de frigo en fin de vie. Je me plaque contre le mur humide. Le contraste est violent. Il y a cinq minutes, je distribuais des conseils de vie à des gens qui me croyaient dans une suite à 4000 euros la nuit. Maintenant, je suis une fugitive dans mon placard, protégée par un accessoire de vlogging.

Un bruit dans l'escalier.

Je bloque ma respiration. Les marches craquent. C'est le craquement spécifique des immeubles qui racontent des décennies de loyers impayés. Le bruit s'arrête juste derrière ma porte.

Je fixe le trépied. Il brille doucement dans le noir, ironique. Ma seule arme est l'outil même qui a construit mon mensonge.

— Camille ?

La voix est sourde, déformée par le bois. Une voix qui sent le tabac froid et le ressentiment social.

— Camille, je sais que t'es là. Ton téléphone fait de la lumière sous la porte. C'est comme si t'avais une boîte de nuit là-dedans.

C'est Monsieur Lefebvre, le voisin du dessous. L'homme qui vit dans une haine

perpétuelle du bruit et de la lumière du jour.

Je ne réponds pas. Si je ne réponds pas, je n'existe pas. C'est la règle de base : si tu ne publies pas, tu meurs. Ici, c'est l'inverse. Si je fais un son, je suis démasquée par les 20 000 personnes qui attendent ma chute en streaming.

— Tes conneries de Dubaï, là... reprend Lefebvre. J'ai regardé ta vidéo. T'as filmé mon pot de géraniums sur le palier en disant que c'était un jardin suspendu exotique. Ton jardin exotique a besoin d'un permis d'inhumation, Camille.

Le chat explose.

« IL Y A UN MEC QUI LUI PARLE ! »

« ACTIVE LE MICRO ! »

Je rampe vers le téléphone pour couper le micro, mais mes doigts tremblent. Dans la précipitation, je frôle l'icône « Caméra frontale ». Le flash s'active.

La lumière blanche frappe mon visage décomposé et, en arrière-plan, mon étendoir à linge chargé de culottes en coton qui n'ont rien de luxe. L'image est envoyée. En direct.

Le silence qui suit dans mon studio est plus lourd qu'une chape de plomb. Le cerveau collectif de l'internet analyse la rupture. On vient de passer de Gatsby à Germinal.

@TruthSeeker : « On a les coordonnées GPS. On arrive. »

De l'autre côté de la porte, Lefebvre donne un coup de pied dans le bois.

— Et rends-moi ma connexion Wi-Fi. Ton abonnement à la fibre de Dubaï s'arrête à mon routeur.

Le trépied glisse sur le lino. Le bruit de l'aluminium qui grince sonne comme le glas.

Je regarde mon reflet dans l'écran noirci. « Connexion perdue ». Lefebvre vient de débrancher ma vie. Je suis seule. Dans le noir. Avec un trépied en guise de garde du corps.

Et là, une nouvelle sirène. Plus proche.

Pin-Pon.

Ce n'est plus un fond sonore pour mes abonnés. C'est le générique de fin.

La porte vibre. Quelqu'un frappe. Fort.

— Police. Ouvrez. On nous a signalé une prise d'otages à Dubaï-sur-Seine.

Le trépied rend l'âme dans un soupir métallique. Lefebvre, derrière la porte, s'esclaffe.

— Dubaï-sur-Seine... Elle est bonne, celle-là. Je la ressortirai au syndic.

Je reste là, assise dans la poussière de mon mensonge, attendant que les pixels s'effacent. C'est le problème avec la haute résolution. Quand on zoome trop sur le bonheur, on tombe sur la trame de la réalité. Et la mienne est pleine de trous.

Un coup de bélier. La porte vole en éclats.

— C'est elle ! hurle une voix. C'est la meuf du live !

La lumière des torches m'aveugle. On me filme. On me consomme.

Lefebvre repasse sa tête par l'entrebâillure.

— Camille, t'as oublié de fermer le gaz. Ça sent le brûlé, non ?

— C'est pas le gaz, Monsieur Lefebvre, je réponds en me levant, les mains levées vers les flashes. C'est ma carrière.

Le Brigadier Marchand n'avait pas le physique d'un homme habitué aux mirages. Il avait le teint grisaille des fins de service et une haleine de tabac froid. Il me fixait comme une pièce à conviction décevante.

— Donc, si je résume, il n'y a pas d'otage ?

— Si. Mon amour-propre. Mais il a succombé à ses blessures.

Marchand fit un pas. Sa botte s'enfonça dans une traînée de sable fin étalée sur le lino pour simuler une plage privée. Il en ramassa une poignée.

— C'est de la litière pour chat, ça, mademoiselle.

— C'est du sable de quartz thérapeutique, rectifiai-je par réflexe. Ça favorise l'alignement des chakras.

Marchand soupira. Il s'approcha de mon panneau de contreplaqué doré, flanqué d'un palmier en plastique qui perdait ses poils. Il tapota le bois.

— C'est ça, votre Dubaï ? Trois planches et une guirlande Gifi ?

— Le luxe est un état d'esprit, Brigadier.

— Non, mademoiselle. Le luxe, c'est quand on n'a pas besoin de mentir au 17.

Le silence dura le temps qu'il fallut à une goutte de condensation pour glisser le long du mur moisi.

Dehors, la rumeur montait. Les TruthSeekers étaient là. « Montre ta vraie gueule ! », « Rembourse les vues ! ». C'était mon premier public en direct. Il exigeait un sacrifice rituel.

Lefebvre, toujours là avec sa verveine, jubilait.

— Je vous avais dit qu'elle était louche. Ce bruit de ventilateur permanent pour faire croire qu'elle est sur un yacht alors qu'elle est assise devant son extracteur d'air encrassé. C'est du terrorisme esthétique.

Marchand me passa les menottes. Le métal froid fut la sensation la plus réelle de mon année.

— Bon, on vous emmène. Pour votre sécurité, d'abord. Et puis pour fausse alerte et escroquerie.

Nous traversâmes le couloir. À chaque étage, une porte s'entrouvrait sur le visage avide d'un voisin. Je n'étais plus Camille, la fille discrète du 4ème. J'étais le Grand Mensonge.

On ouvrit la porte cochère. L'assaut fut immédiat. Une déflagration de flashes et de LED. La foule rugit. Ils avaient enfin le reveal.

Au milieu du tumulte, une voix posée s'éleva.

— Camille ! Par ici ! C'est @TruthSeeker ! Dis-nous, ça fait quoi de voir son château de sable s'effondrer ?

Je relevai les yeux. À trois mètres se tenait un type d'une banalité effrayante en sweat-shirt gris. Il tenait son téléphone à bout de bras. C'était lui. Le justicier du vide.

Je m'arrêtai.

— C'est donc toi ?

— Je n'ai fait que rétablir la vérité, Camille. La transparence est la seule morale de notre époque.

Je regardai sa caméra.

— Et la vérité, TruthSeeker, c'est que sans mon mensonge, tu n'es rien d'autre qu'un mec en sweat gris qui filme une fille triste sur un trottoir sale.

Le silence s'abattit. TruthSeeker perdit son sourire une seconde. Puis, il se reprit pour vérifier son engagement.

— Belle tentative. Mais ton audience est déjà sur le prochain drama. Tu es déjà du passé.

Le fourgon accéléra. Je fermai les yeux, sentant dans ma poche le morceau de verre du lustre de Lefebvre. Il piquait ma cuisse. C'était douloureux. C'était divinement concret.

Au commissariat, le substitut Vasseur m'attendait. Il scrollait mon dernier live avec une dextérité de gamer.

— Asseyez-vous, Camille. Le passage avec le faux jet privé est un chef-d'œuvre artisanale. Le reflet du plafonnier dans la vitre, c'était audacieux. Presque du Godard.

— La vérité est une construction, Monsieur le Substitut.

— Le Code Pénal est très basse résolution, Camille. Il n’apprécie pas les métaphores.

Un hurlement monta de la rue. Les TruthSeekers scandaient mon nom comme un mot-dièse. Vasseur s'approcha de la fenêtre.

— Ils veulent voir la vraie Camille. Ils veulent toucher la plaie pour croire au miracle du mensonge. Si je vous laisse sortir par la grande porte, ils vous déchirent.

— Ouvrez la porte, dis-je.

Je me barbouillai le visage de rouge à lèvres écrasé. J'ébouriffai mes cheveux, déchirai mon col.

— Vous allez ruiner votre personal branding, nota Vasseur.

— Au contraire. Les gens adorent le succès, mais ils vénèrent l'effondrement. C'est le contenu qui génère le plus de clics.

Marchand déverrouilla la gâche électrique. Les portes s'ouvrirent sur une forêt de bras tendus.

Je fis un pas sur le perron. Le silence tomba. Ils virent la Camille en 144p. La version dégueulasse. Les smartphones descendirent. La déception était palpable. Ils trouvaient une SDF du numérique.

Au milieu de la foule, je vis l'homme au sweat-shirt gris. Il ne filmait pas. Il savourait la destruction. Pour lui, la réalité était une vengeance.

Je sortis mon téléphone. 1 % de batterie. Je lançai l'appareil photo, incluant l'homme

en arrière-plan.

— Selfie ? lançais-je d'une voix de crécelle. Au fait, TruthSeeker, ton sweat est une contrefaçon. Les coutures de l'épaule sont en polyester bas de gamme. Ça se voit même sans zoom.

Le téléphone s'éteignit. Écran noir.

L'homme devint livide. Il baissa les yeux vers son épaule. Déjà, la foule se détournait de moi pour le regarder, lui.

« Doxxez ses pompes ! », hurla un gamin. « Regardez l'étiquette ! C'est du faux ! »

Je descendis les dernières marches. La foule s'écarta par désintérêt. Sans filtre, je n'existais plus. J'étais devenue invisible, mon désir le plus cher enfin réalisé. Je marchai sous la pluie qui effaçait le rouge à lèvres.

— Mademoiselle ! cria Marchand. Vous allez où ?

— Je vais m'acheter des pâtes, hurlai-je sans me retourner. Des vraies. Celles qui mettent dix minutes à cuire.

Le luxe ultime.

Chapitre 12

L'huissier fait un caméo

Le trépied vacille. C'est le premier signe de l'Apocalypse.

Sur l'écran de mon iPhone 15 Pro Max – payé en vingt-quatre mensualités dont seulement trois ont été honorées – mon visage ressemble à un rêve éveillé. Le filtre « Sunkissed Glow » efface les cernes, la moisissure du mur derrière moi et mon angoisse existentielle. J'ai préalablement frotté un oignon sous mes yeux, mon astuce beauté de survie pour obtenir ce regard humide de biche traquée par l'URSSAF sans perdre mon glow. Je suis Camille, la muse des sables, l'icône de l'abondance. Dans mon champ de vision immédiat : une parure de diamants de synthèse « Éclat Éternel » qui me compresse les lobes d'oreilles et un bol de pâtes au beurre qui fige sur le coin de ma table de nuit.

— Mes amours, vous me demandez tous comment je garde ce teint... C'est simple, c'est la gratitude. Et ces boucles Orion. Elles ne captent pas seulement la lumière, elles captent l'énergie du succès.

Le compteur grimpe. 14 300 personnes me regardent remuer les mains avec la grâce d'une cygne sous ecstasy. Dans le chat, les cœurs défilent plus vite qu'une crise cardiaque. « Queen ! », « Trop goal », « Camille, donne-nous ta routine mindset ! ».

Ma routine mindset consiste à ne pas ouvrir mon courrier depuis six mois pour éviter de mourir d'un arrêt cardio-respiratoire.

— Utilisez le code « IMPOSTURE20 » pour...

BAM. BAM. BAM.

La porte de mon studio a tremblé. Ce n'est pas un toc-toc de voisin qui veut du sel. C'est un coup de bélier administratif. Le genre de bruit qui porte l'odeur du papier timbré et de l'encre indélébile. Je fige. Mon sourire reste suspendu.

— Oh, c'est sûrement la livraison de mon nouveau sac de chez...

« MADAME VERRIER ! OUVREZ ! »

La voix traverse la porte comme une lame de rasoir dans du beurre tiède. C'est une voix de baryton, une voix qui a mangé trop de codes civils et pas assez de pitié.

— Je sais que vous êtes là, Madame Verrier ! On entend la musique !

Dans le chat, le flux s'excite. « C'est qui le mec qui hurle ? », « On dirait un flic lol ». Je réajuste ma mèche. Mon micro-cravate capte mon rythme cardiaque. À ce stade, le chat pense que je tease une collaboration exclusive avec Daft Punk.

— C'est... c'est mon coach personnel, bafouillé-je en direction de l'objectif. Il est... très intense. La discipline, mes amours. C'est le secret. Si vous ne vous faites pas engueuler par votre staff dès 9 heures du matin, vous n'êtes pas vraiment en train de scaler votre business.

« MADAME VERRIER, C'EST MAÎTRE LANGLOIS ! HUISSIER DE JUSTICE ! J'AI UNE SIGNIFICATION DE COMMANDEMENT DE QUITTER LES LIEUX ! »

Le silence qui suit dans mon studio est plus lourd que ma dette envers l'URSSAF. À l'écran, les commentaires deviennent une traînée de poudre. « Huissier ??? », « Expulsion ??? Mais elle est pas à Dubaï là ? ».

— Maître Langlois... ? répété-je avec un rire strident de dauphin qu'on étrangle. C'est le nom de mon... de mon nouveau projet artistique. Une performance immersive.

« OUVREZ CETTE PORTE OU JE FAIS APPEL À LA FORCE PUBLIQUE ! CELA FAIT HUIT MOIS QUE LE LOYER N'EST PAS PAYÉ ! QUATRE MILLE DEUX CENTS EUROS ! »

Le chat explose. « Regardez derrière elle, le mur se décolle ! », « C'est du papier peint Leroy Merlin ! », « CANCEL CAMILLE ! ».

Je vois ma carrière s'évaporer. Je vois le retour au monde réel : celui des CV envoyés dans le vide, de l'odeur de la ligne 13 à l'heure de pointe. L'huissier frappe à nouveau. Un coup sec. Définitif. Je porte une main à ma gorge. Je commence à écarquiller les yeux. Je laisse échapper un sifflement de bouilloire en fin de vie. Ma peau devient d'une pâleur intéressante sous le filtre.

— L'air... s'il vous plaît... Maître... l'oxygène...

Je bascule en arrière. Pas trop vite, pour ne pas casser l'iPhone, mais assez brusquement pour que le cadrage ne montre plus que le plafond jauni par les infiltrations d'eau. De l'autre côté de la porte, le silence se fait. L'huissier a dû coller son oreille au bois vermoulu.

— Madame Verrier ? Ça va ? Vous vous sentez mal ?

Je ne réponds pas. Je produis un râle d'agonie digne d'une MJC de banlieue. Je fais tomber un verre d'eau vide sur le sol. Le bruit du plastique sur le lino usé ajoute une touche de réalisme.

— Madame Verrier ! Je vais appeler les pompiers !

S'il appelle les pompiers, il ne peut pas me remettre l'acte tout de suite. Délai supplémentaire. Oxygène gratuit. Je ferme les yeux. Je sens la chaleur de la ring-light sur mes paupières. C'est ma dernière seconde de gloire.

Une clé tourne dans la serrure. Le propriétaire a un double. Maître Langlois entre. Il est plus petit que sa voix. Derrière lui, Madame Michard, la voisine, tend le cou. Je suis debout, échevelée, un écouteur pendouillant sur ma poitrine. Maître Langlois regarde mon installation : le projecteur, le faux décor en carton-plume représentant une vue sur la Marina de Dubaï. Il sort un papier de sa sacoche.

— C'est très convaincant, Madame Verrier. Vraiment. Voici votre commandement de quitter les lieux sous quarante-huit heures.

Madame Michard glousse dans le couloir.

— Alors, on ne dit plus « bonjour mes amours » ?

Je regarde l'huissier.

— Maître ? Est-ce que vous savez si les pompiers sont déjà en route ? Parce que je crois que je vais vraiment avoir besoin d'oxygène.

Il ajuste ses lunettes.

— Ne vous en faites pas pour ça, Madame. La chute est toujours la partie la plus riche en air. C'est l'atterrissage qui pose problème.

Trois heures plus tard, je suis assise sur mon micro-ondes, au milieu du trottoir. Madame Michard est installée sur son fauteuil crapaud en velours élimé, juste à côté

de moi. C'est alors qu'un van noir dérape sur le pavé. Gaspard, alias @TruthSeeker, en sort. Il porte un trench-coat qui coûte le prix de mon ancien loyer.

— Jolie mise en scène, Camille. Le coup de l'expulsion en direct... On a frôlé le malaise vagal numérique.

— Ce n'était pas une mise en scène, Gaspard. Je suis vraiment à la rue.

Gaspard éclate d'un rire sec.

— La vérité est une variable d'ajustement. Regarde tes statistiques. Tu n'es pas pauvre. Tu es « entre deux investissements ». Monte dans le van. On va créer l'épisode 3 : La Renaissance.

Le penthouse de l'avenue Montaigne est une insulte à la décence. 300 mètres carrés de marbre veiné. Gaspard installe son trépied. Il me jette une boîte en velours. À l'intérieur, un collier Vandermeer.

— Mets ça. Assieds-toi par terre, à côté de tes sacs poubelle. On veut voir le marbre et la pauvreté. Pleure un peu. Pas trop. Juste une larme sur le diamant de gauche.

Je m'exécute. Je déclenche le direct. Le compteur s'affole : 120 000 spectateurs. Je murmure des remerciements à mon « ange gardien » imaginaire. Le direct s'achève. Gaspard éteint les projecteurs.

— On a fait 2,4 millions de vues, annonce-t-il, les yeux rivés sur sa tablette.

— Je vais pouvoir rembourser l'huissier avec les dons ?

Gaspard s'arrête, une jambe de trépied à la main. Il me jette un regard plein de pitié.

— Tes dons PayPal ?

— ...

— L'algorithme a cru à un cartel de Medellin. C'est gelé pour six mois.

— Donc je n'ai toujours rien ?

— Si, dit Gaspard en ouvrant la porte. Tu as ce collier. Enfin, jusqu'à demain matin 8 heures, quand le coursier passera le récupérer. D'ici là, essaie de ne pas trop transpirer dessus.

Il sort. La porte claque. Je reste seule avec Madame Michard. Elle a retrouvé un paquet de biscuits secs au fond de son sac et s'est endormie sur le canapé en cuir, le collier Vandermeer autour du cou. Sa tête bascule en arrière, sa bouche s'entrouvre, et un mince filet de bave vient s'échouer directement sur le diamant central de trois carats, le faisant luire d'un éclat visqueux et étrangement magnifique.

— Camille ? grogne-t-elle sans ouvrir les yeux.

— Oui, Madame Michard ?

— Tu crois qu'ils ont Netflix ici ? Parce que j'aimerais bien voir si la fille finit par manger ses meubles à la fin.

Je regarde ma voisine, dont la bave luminescente scintille maintenant sous la lune parisienne comme une preuve de notre succès.

— C'est pas Netflix, Madame Michard. C'est mieux. C'est le vide. Et le vide a faim.

Chapitre 13

Le glitch

L'air du studio pèse environ douze tonnes de vapeur de café lyophilisé et de culpabilité. Dans les 15 m² que j'appelle mon « quartier général de CEO » — et que ma propriétaire appelle « un débarras insalubre à 850 euros par mois » — la température vient de grimper d'un coup de dix degrés. Ce n'est pas le chauffage, en panne depuis l'hiver 2022. C'est le processeur de mon smartphone qui fond sous le poids des mensonges que je lui injecte en 4K.

À l'écran, je suis Camille @GoldenLife. Teint de porcelaine, pommettes sculptées par un algorithme de la Silicon Valley, et ce fameux « glow » suggérant une diète exclusive au nectar d'agave. En réalité, mon visage est un sinistre total. Douze heures de scroll, zéro heure de sommeil, et un teint de linoléum usé. Je suis assise sur une caisse de nouilles instantanées, à quelques centimètres d'une tâche de moisissure qui ressemble étrangement à la carte de la Belgique.

— Alors, mes amours, l'important pour réussir, c'est la fréquence vibratoire, je susurre au micro avec l'accent traînant de celles qui n'ont jamais eu à pointer à Pôle Emploi. L'univers ne donne qu'à ceux qui dégagent...

Le filtre « Diamond Glow » a un hoquet. Une micro-seconde de latence. Puis, la couche de perfection numérique se décolle comme un vieux papier peint mouillé. En un battement de cil, la déesse de Dubaï disparaît pour laisser place à la créature de la rue de l'Ourcq.

Dix secondes. Cinquante mille spectateurs.

Le silence numérique est plus assourdissant qu'une explosion de gaz. Puis, le chat explose.

@Lulu_la_Vraie : C'est quoi ce jump-scare ???

@TruthSeeker : LE MASQUE TOMBE. REGARDEZ CETTE ESCROC.

Le filtre revient, me replaquant mon visage de poupée de cire sur ma détresse organique. Je souris. C'est le sourire figé d'une hôtesse de l'air dans un avion sans moteurs.

— Petit glitch technique, les amis ! C'est ce qui arrive quand on est trop connectée à la Matrice. Vous avez vu de la fatigue ? C'est que vous ne prenez pas soin de votre sommeil.

C'est un gaslighting qui mériterait une médaille olympique. Dans le coin de l'écran, une notification apparaît. Un don de 500 euros de la part de @TruthSeeker. Un message s'épingle : *« Je paie pour que tu ne coupes pas. Je veux voir la sueur perler à travers ton filtre. Montre-nous encore le mur moisi, Camille. »*

C'est exactement le montant de mon loyer en retard. Je jette un coup d'œil à la Belgique murale. Ma main ne tremble plus, figée par l'appât du gain. J'ajuste nerveusement mon faux sac Hermès sur la table.

— Vous voulez du réel, @TruthSeeker ? Ce que vous avez pris pour un glitch... c'était un test. Bienvenue dans mon laboratoire d'expérimentation sociale.

Je me lève, emportant le trépied. Je saisis la bâche tendue sur mon séchoir à linge, celle qui affiche une vue sur la Marina de Dubaï, et je la tire d'un coup sec. Derrière, il n'y a que le vis-à-vis crasseux d'un immeuble des années 70 et une voisine en bigoudis qui se cure le nez avec une ferveur religieuse.

Le compteur grimpe à 100 000. Une notification d'agence tombe : *« On adore le concept meta. Call demain pour contrat Real Reality ? »*

— C'est ça, la nouvelle réussite, je conclus en fixant l'objectif. Vous faire croire que je suis riche alors que je n'ai même pas de quoi payer l'électricité pour...

L'ampoule principale explose. Noir total. Seule reste la lumière bleue de mon téléphone, éclairant un visage qui ressemble désormais à celui d'un naufragé découvrant que son île déserte est un centre de tri postal.

— Camille ? hurle Madame Vignon à travers la cloison fine comme une feuille de papier à cigarette. C'est quoi ce raffut ? On se croirait au Macumba !

— Je travaille, Madame Vignon ! C'est une performance !

— Ça sent le plastique brûlé, Camille ! Et votre encens du Bhoutan, on dirait que vous incinérez des poubelles. Éteignez tout !

Je ne réponds pas. Mon deuxième téléphone vibre. @TruthSeeker : *« Je vais savourer ton agonie. »* Je me redresse, cherchant mon stick de contouring à la lampe torche, tentant de redessiner ma mâchoire dans la pénombre pour le prochain round. Je suis l'épave la plus regardée de France.

Un coup de poing violent fait vibrer le bois de cagette qui me sert de porte.

— Police ! Ouvrez !

Je me fige. Le téléphone filme toujours. Cent cinquante mille personnes attendent le sang. Je réajuste une dernière fois mon faux Hermès alors que la poignée menace de céder. J'ouvre. Trois policiers s'engouffrent dans mes 15 mètres carrés, manquant de trébucher sur mes piles de cartons de pizza.

— C'est quoi ce bordel ? demande le premier, un type au profil si sculpté qu'il semble filtré par la réalité elle-même.

— Je documente l'ineptie de notre condition, officier.

Il ramasse mon téléphone, lit les commentaires qui défilent à la vitesse de la lumière, et ajuste machinalement sa veste en voyant son propre visage en gros plan. Il soupire, jette un œil à la moisissure belge, puis me rend l'appareil.

— Vous devriez ranger votre chambre, Mademoiselle. Ça ne fait pas très "élite".

Ils repartent aussi vite qu'ils sont venus, me laissant seule avec mon audience record et mon compte Stripe gelé. Une heure plus tard, après avoir été traînée au poste pour "tapage et suspicion d'incendie", je me retrouve sur le trottoir, libérée faute de dossier. L'avocat commis d'office me regarde comme une espèce en voie de disparition.

Je sors mon téléphone. Ma batterie affiche 1 %. Ma photo de sortie, menottée et sale, vient de passer la barre des 200 000 likes. Je me tourne vers l'avocat, une lueur de vanité pure brillant dans mes yeux cernés.

— J'ai oublié de demander le matricule du flic qui m'a menottée.

— Pourquoi faire ?

— Il a un profil à 10 000 likes. C'est du gâchis.

Chapitre 14

Le mur s'écroule

La Ring Light est un soleil de plastique blanc qui ne se couche jamais. Elle transforme mon studio de quinze mètres carrés en une suite impériale au Burj Al Arab. À l'écran, je suis une déesse du désert, la peau filtrée par un algorithme qui déteste les pores. Hors champ, je suis une fille qui n'a pas payé son EDF depuis trois mois et qui dîne de biscottes périmées.

Le plan est parfait. J'ai scotché ce lé de papier peint en satin champagne — déniché pour quatre euros dans une solderie de Barbès — sur le mur le plus sinistre de l'appartement. C'est mon « mur de réussite ». Derrière ce rempart de luxe factice, la réalité moisit.

— « Coucou mes amours ! » ma voix est un filet de miel industriel. « Aujourd'hui, on parle de manifestation. Si vous le croyez, l'univers vous le donne. Regardez cet éclat... »

Je fais pivoter mon téléphone. Je maîtrise l'angle à un millimètre près. Un degré trop à gauche, et on voit la pile de cartons de pizza qui me sert de table de chevet. Un degré trop à droite, et on aperçoit le seau qui recueille la fuite du plafond.

Le chat défile à une vitesse qui donne le vertige. Les emojis cœurs explosent comme du pop-corn.

« Trop belle Camille ! »

« C'est où ta suite ? »

Au milieu de cette mer de sucre, un requin : @TruthSeeker.

« Bizarre cette lumière. Le soleil de Dubaï ne fait pas d'ombres froides à quatorze heures. »

Je l'ignore. Je tiens une cuillère de service en inox — volée dans la cuisine commune — pour mélanger un smoothie détox qui est en réalité de l'eau colorée au sirop de menthe. Je prends la pose. La cuillère brille.

Un courant d'air siffle. L'adhésif lâche. Dubaï s'effondre.

Ce n'est pas une chute brutale. C'est un effeuillage impudique. Le tissu glisse, révélant d'abord une brique nue, puis une plaque de plâtre spongieuse. Et enfin, la moisissure.

Elle est là : majestueuse, conquérante, et visiblement mieux nourrie que moi. Sous la lumière de la Ring Light, l'infection fongique brille d'une lueur presque radioactive. Le silence dans le chat est plus bruyant qu'une explosion.

— « C'est... c'est un concept, » je bafouille. « Une métaphore sur la décomposition du capitalisme. »

Le premier commentaire tombe. C'est @TruthSeeker.

« Magnifique métaphore. Zoomez sur la cuillère. »

Dans le reflet convexe de l'inox poli, on ne voit pas les Émirats. On voit mon lit une place dont le drap est troué. On voit le sac de courses Leader Price accroché à la porte. Et surtout, par la fenêtre minuscule, on voit une enseigne lumineuse familière à tous les Parisiens du dix-huitième : LE KEBAB DU SOLEIL.

« Rue de la Charbonnière, » tape @TruthSeeker. *« Je suis ton voisin du dessous. Arrête de sauter pour tes vidéos, tu fais tomber du plâtre dans ma soupe. »*

Mon adresse. Ma tanière de honte. Le chat devient fou. C'est un lynchage numérique en 4K. De 1 200 spectateurs, on passe à 15 000. Ils attendent le sang.

On frappe à la porte. Un coup sec. Autoritaire.

J'ouvre, espérant que le sol m'engloutisse. Ce n'est pas @TruthSeeker. C'est mon propriétaire, Monsieur Tanaka. Quatre-vingt-deux ans, sourd comme un pot, mais doté d'un flair de chien de chasse pour les impayés. Il entre, voit le matériel de tournage et se fige devant la Ring Light.

À l'écran, avec ses rides et l'auréole de LED, il ressemble à un saint byzantin.

— Mademoiselle Camille ?

— Oui ?

— Pourquoi y a-t-il une forêt tropicale sur mon mur ? Et pourquoi êtes-vous habillée en courtisane de l'espace ?

Le chat explose.

« TANAKA FOR PRESIDENT ! »

« GIVE THIS MAN AN OSCAR ! »

Il saisit la cuillère sur la table.

— Et cette cuillère... c'est la mienne ! Vous me l'avez volée dans la cuisine !

Mademoiselle, vous êtes virée de l'existence.

Il débranche la Ring Light. Noir total.

Dans l'obscurité, seule la petite diode bleue de ma box internet clignote. Le téléphone vibre une dernière fois. @TruthSeeker vient de m'envoyer un Deliveroo.

On frappe à nouveau. C'est le livreur. Il me tend un sac de burger froid en regardant

par-dessus mon épaule. Il voit la moisissure, Tanaka qui brandit sa cuillère, et moi, en robe de soirée Shein avec des pantoufles lapins. Il sort son téléphone et prend une photo de moi sans demander mon avis.

— T'es la meuf de TikTok, non ? Ma meuf va adorer. Elle dit que t'es une grosse mytho. Tiens, ton grec. C'est payé par un mec qui a marqué "Pour l'intégrité de Camille".

Je referme la porte. Je m'assois par terre, au milieu des décombres de mon empire de pixels. Le téléphone vibre. Un nouveau commentaire de mon voisin :

« Le burger était bon ? On a bien vu la sauce samouraï couler sur ta robe de soie synthétique. »

Je regarde l'objectif de l'iPhone. Je ne suis plus Camille la millionnaire. Je suis un clown en 4K. Je porte le burger à ma bouche. Je croque dedans avec une rage cinématographique. La sauce tache mon menton. Le filtre « Glamour » s'active désespérément, transformant la goutte de sauce samouraï en un rubis numérique absurde qui flotte devant mon visage.

— Alors, je dis la bouche pleine, on fait moins les malins, maintenant qu'on sait que je mange mieux que vous à Dubaï-sur-Seine ?

Le compteur passe à 25 000. Le public adore le sang, surtout quand il a le goût de la sauce algérienne. Je regarde la moisissure. De cet angle, avec le reflet de l'écran, on dirait presque une forêt vue du ciel.

C'est presque joli. C'est presque monnayable.

Chapitre 15

Écran noir

Le dernier pixel a agonisé dans un spasme chromatique, passant du vert électrique au rouge sang, avant de s'éteindre définitivement. Un noir absolu. Pas le noir chic d'une petite robe Givenchy sur un tapis rouge, non. Le noir poisseux, définitif, d'une boîte de conserve oubliée au fond d'un placard.

Camille fixa le rectangle de verre. Elle attendit. Un réflexe de Pavlov, une espérance imbécile. Dans trois secondes, le logo à la pomme allait forcément réapparaître, nimbé de cette aura divine qui promettait le salut, la validation et trois cents nouveaux likes sur son dernier post « Petit-déjeuner au Burj Al Arab ».

Rien.

Le téléphone pesait une tonne dans sa paume. Il n'était plus un portail vers l'Olympe numérique ; c'était un cadavre de métal tiède. Pire, il était déformé. La batterie, surchauffée par quatorze heures de streaming intensif et de retouche d'image sous les draps, avait gonflé. L'écran se soulevait légèrement sur le côté, laissant entrevoir les entrailles technologiques de la bête. Une hernie de lithium.

Camille lâcha l'appareil sur le matelas. Le silence tomba sur le studio de 15m². Ce n'était pas un silence de retraite de yoga à 400 euros la séance, mais un silence de chambre froide. Sans le ronronnement des processeurs, les murs semblaient se rapprocher. Elle entendit le goutte-à-goutte du robinet dans la kitchenette. *Ploc.* Le robinet fuyait avec la régularité d'un huissier qui frappe à la porte.

Elle se leva, les jambes flageolantes. Le monde réel lui paraissait étrange, trop net, et

désespérément dépourvu de filtres. Les murs de son studio, qu'elle avait appris à cadrer chirurgicalement pour n'en montrer que les angles « bohème-chic », lui sautèrent aux yeux. La tache d'humidité au plafond n'était plus une abstraction vintage ; c'était une moisissure agressive en forme de carte du Groenland. Son canapé d'occasion, qu'elle recouvrait d'un plaid en fausse fourrure pour ses selfies, révélait ses tripes de mousse jaune et son odeur de vieux chat.

Elle était à poil. Pas le genre de nudité qui vend des abonnements OnlyFans, non. Une nudité de fin de promo sur un site de déstockage.

Soudain, on frappa à la porte. Des coups secs, autoritaires. Camille se figea. Elle se visualisa : en jogging informe, les cheveux gras, le visage pâle sans le filtre « Paris Glow ». Si on ouvrait cette porte, l'illusion Dubaï s'effondrerait plus vite qu'un château de cartes dans une tempête de sable. Elle colla son œil au judas. Un livreur de repas tenait un sac gras.

— Menu « Royal Success » pour Camille ? Payé par l'appli.

Sur le ticket agrafé, elle lut : *« Offert par @TruthSeeker. Bon appétit, menteuse. »*

Elle referma la porte à double tour, les mains moites. Le prédateur numérique venait de franchir la barrière de l'écran pour lui livrer un avertissement comestible. Elle s'assit par terre, le dos contre le radiateur froid. Ses pouces bougeaient tout seuls, mimant le mouvement du scroll infini dans le vide. Elle cherchait le contact du verre froid sous sa pulpe, mais ne rencontrait que le lin rêche de son jean bon marché.

Une nouvelle série de coups résonna. Cette fois, c'était la voisine, Mme Lefebvre. Camille ouvrit d'un centimètre.

— Mon téléphone a explosé, madame Lefebvre, lâcha-t-elle, la voix blanche.

— Oh, comme mon Moulinex en 82 ! Il a projeté des miettes de biscottes jusque sur le chat. Vous voulez une infusion à la verveine ? Ça calme les nerfs et les incendies.

— Non merci.

Camille referma. Elle retourna vers la fenêtre et vit, dans l'immeuble d'en face, l'homme en débardeur qui mangeait ses pâtes. Mais il ne mangeait plus. Il tenait son smartphone, braqué sur elle. Un point rouge brillait. Il filmait.

Un homme en costume sombre, Marcus, entra alors dans le studio sans frapper. Il ne regarda pas Camille, il regarda la tablette qu'il tenait à la main.

— Félicitations, dit-il d'une voix clinique. Ton "burn-out" en direct sur le stream de TruthSeeker vient de battre le record de rétention de la plateforme. On a 70 000 viewers.

Il balaya le studio du regard, s'arrêtant sur la moisissure au plafond.

— C'est parfait. Le public veut de la crasse. Ils veulent voir la chute de l'icône. Pose ce sac Chanel sur ta tête, Camille. Ça fera une miniature YouTube incroyable. « La Reine des Ratées ». C'est du génie marketing.

— Je souffre, Marcus.

— Non, tu performs. Allez, remets ton sac. On lance la partie 2.

Camille s'exécuta. Elle mit le sac Chanel vide sur sa tête, les anses pendant sous son menton comme une jugulaire grotesque. Elle s'assit au milieu de ses factures impayées. Marcus posa un nouveau smartphone sur un trépied, juste devant elle. Le point rouge s'alluma.

— Salut tout le monde, murmura Camille sous son carton. Bienvenue dans ma vraie vie.

C'est à cet instant que le plafond choisit de rendre l'âme. Un craquement de fin du monde, et une plaque de plâtre gorgée d'eau s'abattit sur elle. L'impact fut brutal. Camille s'effondra, ensevelie sous les débris grisâtres et la poussière de chaux.

Le silence qui suivit fut interrompu par le crépitement frénétique des notifications. Le compteur de viewers explosa : 150 000.

Marcus ne bougea pas pour déblayer les gravats. Il s'approcha, pencha la tête, et ajusta l'angle du smartphone pour mieux cadrer le sang qui commençait à perler sur le front de Camille, se mélangeant à la poussière de plâtre blanche.

— Ne bouge pas, Camille ! C'est le plan de l'année ! C'est... c'est christique !

Camille, à demi consciente sous le plâtre, sentit la douleur irradier dans son crâne. Elle voyait le reflet du point rouge dans une flaque d'eau croupie au sol. Dans un dernier réflexe pavlovien, elle redressa légèrement le menton de 45 degrés vers la gauche — son profil préféré — et esquissa un sourire tremblant pour l'objectif.

Marcus prit une photo, rangea son appareil et consulta sa montre.

— C'est bon, on a ce qu'il nous faut. Je vais appeler les pompiers. Essaie de garder cette pose, l'ombre du sac sur ton œil au beurre noir est vraiment iconique.

Chapitre 16

Le contre-pied

L'appareil de Madame Mercier pesait trois tonnes. Un vieux Samsung dont l'écran présentait une fissure en forme d'étoile polaire, vestige d'une chute probable dans une soupe aux poireaux. Camille le tenait du bout des doigts, comme un artefact radioactif. Elle fixa la cuillère posée sur le rebord de l'évier. Un moucheron vint se poser sur la moisissure verdâtre, hésita, puis repartit en sens inverse. Camille inspira. Le blanc narratif était consommé.

Elle se regarda dans le reflet du téléphone. Teint grisâtre, cernes violets sculptés par trois nuits de paranoïa, et ce t-shirt trop grand qui sentait la friture et l'échec. Elle appuya sur « Direct ».

— Bonsoir la plèbe. Ce que vous voyez là, c'est pas un filtre « vintage ». C'est de la moisissure authentique. Millésime 2024. Bienvenue dans mon vrai penthouse.

Les commentaires défilèrent à une vitesse indécente.

« Mais elle est où la villa à Jumeirah ? »

« C'est quoi ce squat ? »

« Mdr le déclassement est violent. »

« Tu vends tes chaussettes sales ? » demanda @SimpLord69.

Camille ignora la dernière question, saisit la lampe de bureau — stabilisée par un exemplaire corné de **L'Être et le Néant** — et l'orienta vers sa kitchenette.

— Vous vouliez de la vérité ? Regardez bien ce concept : l'esthétique de la dèche.

D'un geste sec, elle déchira un sac poubelle noir pour en faire un poncho asymétrique. Elle l'enfila.

— Sac plastique : 0,02 centimes. Look : Trash-Core. C'est très tendance chez les gens qui ont encore un PEL, mais pour moi, c'est juste mon mardi.

Madame Mercier frappa à la porte. Camille n'interrompt pas le flux. Elle ouvrit. La propriétaire, en robe de chambre en pilou-pilou, resta figée devant l'objectif.

— Ma petite, mon téléphone... c'est pour appeler ma sœur, pas pour... c'est quoi ce sac sur vos épaules ?

— Madame Mercier, saluez vos 15 000 admirateurs. Elle gère mon protocole sanitaire, lança Camille.

La vieille dame s'approcha, louchant sur les icônes de dons qui clignotaient. Son regard changea. L'agacement fit place à une lueur de pur capitalisme.

— Sept cents euros de loyer, c'est pour le studio de base, articula soudain Madame Mercier en direction du micro. Mais pour le contenu "misère et viscères", je prends 50 % sur les anecdotes. On a une exclusivité sur l'histoire de la fois où vous avez essayé de cuire des pâtes dans la bouilloire.

« LA PROPRIO EST UNE GÉNIE ! » hurla le Chat.

Le pic d'audience fut brutalement interrompu par un bruit de muscles dans l'escalier. Deux livreurs, en nage, déposèrent un carton monumental au milieu de la pièce. Un home cinéma 8K, envoyé par @TruthSeeker.

— Un cadeau de tes fans, disait le mot. Si tu la gardes, tu es une menteuse. Si tu la vends, tu es une opportuniste.

Camille saisit une clé à molette de 19.

— On va tester la résistance des pixels, TruthSeeker.

Elle frappa. L'écran a vomi un arc-en-ciel de pixels morts, comme une licorne qui aurait fait une overdose de Skittles. Le plastique vola en éclats dorés sur le lino jauni. Le compteur s'affola : 200 000 spectateurs. Elle venait de détruire plus de valeur monétaire en dix minutes que son studio n'en contiendrait jamais.

Soudain, une notification de @TruthSeeker figea son sang : *« Joli carnage. Regarde derrière toi. »*

Une enveloppe kraft glissa sous la porte. Camille la ramassa devant la caméra. À l'intérieur, une photo prise deux minutes plus tôt, montrant Camille de dos à sa fenêtre. L'angle était interne. Quelqu'un filmait depuis l'armoire.

Camille ne cria pas. Elle ne trembla pas. Elle regarda l'objectif avec un rictus de prédatrice.

— Vous avez vu ça ? Même mon intimité est devenue un asset financier. La surveillance, c'est le nouveau luxe. Si vous voulez voir l'angle mort de l'armoire, il va falloir doubler les dons.

Elle se tourna vers Madame Mercier.

— On fait quoi maintenant ?

— Maintenant, répondit la vieille dame en lissant son tablier, on va voir si on peut faire cuire des pâtes sur le processeur de la télé qui surchauffe. Ça fera un carton en Prime Time.

Camille sourit. Elle n'avait jamais été aussi seule, ni aussi célèbre. Elle s'assit par terre, au milieu du verre brisé, et commença à préparer son prochain script. L'invisibilité était morte. Place au recyclage de l'âme en haute définition.

Chapitre 17

Face à face réel

Le palier du quatrième étage sentait ce qu'il avait toujours senti : un mélange de chou bouilli, de détergent premier prix et de désespoir stagnant. Mais ce soir, une note supplémentaire flottait. Une odeur d'ozone, de plastique chauffé et de sueur aigre. L'odeur du numérique qui s'incarne.

Derrière la porte fine comme une feuille de papier à rouler, Camille écoutait le bourdonnement. Le chuchotement frénétique d'un homme qui parle à une machine.

— « On y est, la team. En direct devant l'antre de la mytho. Le 15 mètres carrés qui nous a fait croire à la Burj Khalifa. Préparez vos captures d'écran, ça va saigner. »

Camille jeta un œil au miroir piqué de rouille de l'entrée. Elle portait son peignoir en satin de chez Action — celui qui, sous le filtre « Sunset Glow », ressemblait à de la soie italienne. En vrai, il produisait une électricité statique capable d'alimenter tout l'arrondissement. Elle ressemblait à une rescapée d'un crash aérien qui aurait essayé de se maquiller avec les cendres de l'appareil.

Elle saisit le sac poubelle noir, format 50 litres, gonflé de certitudes périmées. Elle ouvrit la porte.

Le flash l'agressa en premier. Une lumière blanche, chirurgicale, portée au bout d'un stabilisateur dernier cri. Derrière l'engin, @TruthSeeker.

Dans la vraie vie, le vengeur de la vérité s'appelait Sylvain. Il était petit, portait un coupe-vent en nylon qui faisait un bruit de sac de chips à chaque mouvement, et ses

lunettes glissaient sur un nez luisant de sébum. Il tenait son iPhone comme un crucifix devant un vampire.

Il s'arrêta net. Son visage, baigné par le retour écran de son propre live, passa du triomphe à la confusion. Camille ne fuyait pas. Elle riait. Un bruit de ponceuse sur du métal qui remontait de ses tripes de chômeuse.

— Oh, mais tu tombes à pic, Truthy ! s'exclama-t-elle, la voix perchée une octave trop haut.

L'agresseur bafouilla. Ses yeux faisaient des allers-retours entre Camille et les commentaires qui défilaient sur son écran.

— Camille... euh... On sait tout. Le Dubaï-sur-Seine, c'est fini. Tu as menti à ta communauté.

— Chut, murmura-t-elle en s'approchant. Tu vas gâcher la mise en scène. Tu es en 4K ? Parce que ma peau, là, c'est du grain réel. Pas de filtre « Paris ». C'est le filtre « Humidité du 93 ». Admire.

Elle colla son visage à l'objectif. TruthSeeker recula d'un pas, manquant de trébucher sur le paillason élimé de la voisine. La réalité organique de son mépris était plus violente que ses menaces de doxing. Il sentait l'odeur de son café froid, voyait la ride du lion qui barrait son front. La vérité brute d'une gamine qui n'avait plus rien à perdre parce qu'elle n'avait jamais rien eu.

— Qu'est-ce que tu fais ? balbutia-t-il, le bras tremblant. Tu devrais avoir honte. Le hashtag CamilleFake est premier en France.

— Le premier ? Vraiment ?

Camille eut un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— C'est mon meilleur score depuis le début du mois. Je devrais te remercier pour le boost d'engagement. Mais comme je suis une fille bien élevée, je vais plutôt te faire un cadeau.

Elle lui tendit le sac. Le plastique noir frôla son coupe-vent en nylon.

(Silence)

— C'est du 50 litres, Sylvain. La vérité, ça prend de la place.

Il saisit le sac par réflexe. Ses poignets tremblèrent sous le poids de l'imposture. À l'intérieur, les formes anguleuses de boîtes à chaussures de luxe — vides, achetées sur Vinted pour le décor — et le froissement des reçus de Uber Eats.

— Prends-le, insista Camille. C'est tout ce qu'il reste de l'empire. Les extensions de cheveux synthétiques, les flacons de parfum remplis de thé glacé, et même le catalogue de l'exposition que j'ai fait semblant de visiter à Abu Dhabi. Elle sent un peu la litière de chat, mais elle est authentique.

Dans l'écran de TruthSeeker, les commentaires explosaient : « Elle est folle », « Malaise TV », « Il se chie dessus le justicier ». Le vengeur n'était plus le héros révélant le grand complot. Il était un type en survêtement, sur un palier moisi, tenant les ordures d'une fille hilare.

— Je ne suis pas ton éboueur, finit-il par cracher.

Camille lâcha le sac. Le bruit fut mat, définitif. Un flacon en verre se brisa à l'intérieur avec un tintement cristallin.

— Dommage. Ça t'aurait fait du contenu. « J'ai fouillé les poubelles de la fraudeuse ». Ça fait au moins 200 000 vues, non ?

Elle s'appuya contre le chambranle de la porte, dominant son cynisme. TruthSeeker baissa son téléphone. L'aura de puissance évaporée, il n'était plus qu'un intrus avec un mauvais forfait mobile.

— Tu crois que c'est un jeu ? Tu as arnaqué des gens.

— J'ai vendu du rêve à des gens qui s'ennuient autant que toi, Truthy. La seule différence, c'est que moi, j'ai dû bosser pour que mon studio ressemble à une suite au Carlton. Toi, tu n'as eu qu'à appuyer sur « Rec » pour essayer de détruire ce que j'ai mis six mois à construire avec trois rouleaux de scotch et un anneau lumineux.

Elle s'approcha encore, réduisant l'espace vital. Il recula, son dos rencontrant le mur lépreux.

— Alors, on coupe le live ? Ou tu veux que je te montre ma salle de bain ? Il y a une fuite d'eau très « organique », tu vas adorer.

TruthSeeker regarda son écran. Le compteur de spectateurs chutait. La farce devenait gênante. Il fit volte-face, manquant de s'étaler sur le sac poubelle, et se précipita vers l'escalier dans un bruit de semelles désordonné.

Camille resta seule. Un liquide ambré — le thé au jasmin qui servait de parfum — commençait à imbiber le plastique noir. Elle sortit son propre téléphone. Écran brisé. Elle lança un live. Trois secondes.

— Salut mes paillettes. Vous ne devinerez jamais qui vient de passer me déposer un petit cadeau...

Elle coupa.

Le silence revint, lourd. Le vide n'était pas seulement sur les réseaux. Il était dans la cage d'escalier. Il était dans ses poches. Elle poussa le sac poubelle à l'intérieur et referma la porte. Le verrou fit un bruit de guillotine.

Camille s'assit par terre, le dos contre le bois froid. Elle fixa le mur d'en face, là où elle avait scotché un morceau de tissu bleu pour simuler le ciel de Dubaï. Le tissu se décollait. Son téléphone vibra.

@TruthSeeker vient de publier une vidéo : "L'IMPOSTURE CAMILLE : ELLE M'A AGRESSÉ ET MENACÉ".

Camille ferma les yeux. Une larme roula. Une vraie. Elle se demanda juste si, avec le bon éclairage, elle pourrait passer pour une perle de rosée sur un post intitulé « Ma routine bien-être après le chaos ».

Le buzzer de l'interphone retentit. Un cri strident, électrique. Elle ne bougea pas. Elle ouvrit un e-mail qui venait de tomber.

Objet : Proposition de collaboration - Marque de sécurité SafeMind.

« Chère Camille, votre gestion d'un intrus agressif en direct a impressionné notre équipe. Votre sang-froid correspond à notre campagne "Protégez votre réalité". »

Camille fixa la tache d'humidité sur son mur. Elle se leva, se plaça devant le miroir piqué de la salle de bain, arrangea une mèche de cheveux sales, et activa la caméra frontale. Elle ne lança pas de live. Elle prit une simple photo. Elle, une boîte de lentilles premier prix à la main, une tache de sauce sur le t-shirt, et un regard qui aurait pu faire fondre un serveur de la Silicon Valley.

Elle posta la photo avec une seule légende :

« Le luxe, c'est de savoir qui jette les poubelles. »

Le compteur de likes s'affola. L'image avait encore gagné. Mais cette fois, la réalité avait touché une commission.

Une heure plus tard, dans un loft de l'Île Saint-Louis loué par l'agence, Camille était assise par terre devant une porte blindée à cinq mille euros. Une maquilleuse lui accentuait les cernes pour un effet « stress organique ». Marc, le responsable marketing, jubilait.

— On veut du nihilisme commercial, Camille. Les 18-25 vont se scarifier de bonheur.

Camille mimait de manger du vide dans une boîte de conserve de luxe vide devant les projecteurs.

— Si vous pouvez me voir, dit-elle face à la caméra, c'est que je ne suis déjà plus là.

Le soir tomba. Camille quitta le loft. Elle refusa le chauffeur. Elle passa devant une boutique de luxe où un écran géant diffusait déjà sa silhouette en t-shirt sale. « PROTÉGEZ VOTRE RÉALITÉ ». Les passants ne la reconnaissaient pas. La vraie Camille n'avait pas assez de pixels pour être réelle.

Elle entra dans un Monoprix, acheta une boîte de lentilles premier prix avec sa carte de crédit premium, et sortit dans la nuit. Elle ouvrit la boîte avec ses ongles. Elle commença à manger en marchant. C'était froid. C'était métallique. C'était la seule chose qu'elle ne pouvait pas poster.

Un dernier bip.

@TruthSeeker vous a mentionné dans une story.

Camille ne l'ouvrit pas. Elle jeta son téléphone dans une poubelle publique. Elle

l'entendit heurter le fond métallique. Un son mat. Définitif. Elle en achèterait un nouveau demain. Un plus cher.

Elle rentra dans son 15m². Elle ferma les yeux. Demain, elle inventerait une nouvelle Camille. Elle inventerait un cambriolage, une épiphanie spirituelle, n'importe quoi pour nourrir le signal.

Le mensonge était une drogue dure, et elle était en manque de pixels. Mais pour cet instant, entre deux respirations de la tuyauterie, Camille Dupont était la seule personne au monde à savoir qu'elle n'était absolument personne. Et c'était la plus belle vue qu'elle ait jamais eue.

Chapitre 18

L'icône du faux

Camille ajusta son ring light. Le cercle de LED projetait une auréole divine sur des cernes qui coûtaient plus cher en entretien qu'un crédit immobilier. Dans le cadre de l'iPhone 15 Pro Max — financé par un taux d'intérêt capable de faire pleurer un banquier central — elle était une déesse de l'ère post-vérité. Hors cadre, elle n'était qu'une fille assise sur un canapé dont le tissu aurait pu servir de papier de verre pour poncer la coque d'un pétrolier.

La sonnerie du studio convulsait. Un hoquet électrique, épuisé par le passage incessant des livreurs Deliveroo déposant des salades à quarante euros devant une boîte aux lettres en état de décomposition avancée.

On frappa. Trois coups secs. Le rythme d'un virement à sept chiffres.

Camille ouvrit. Ils étaient trois. Costumes en lin froissé avec soin, l'air de sortir d'une retraite de jeûne hydrique payée par les dividendes de la souffrance humaine. Au milieu, Solène, Vice-présidente des Contenus chez StreamVibe. Ses dents étaient si blanches qu'elles auraient pu servir de phares en cas de brouillard sur l'A13.

Solène entra, ses talons aiguilles s'enfonçant avec un bruit de succion organique dans le lino qui gondolait. Elle ne fronça pas le sourcil. Elle huma l'air, saturé d'un mélange de "Bois d'Argent" et de soupe lyophilisée.

— C'est encore mieux en vrai, souffla Solène. Cette humidité... on tient un KPI de détresse respiratoire absolument fascinant.

Camille referma la porte en évitant de toucher la poignée, qui ne tenait que par un chewing-gum et une prière.

— Le moisi sur le mur Est est d'origine, mentit Camille avec un aplomb professionnel. Je refuse de le nettoyer. C'est mon intégrité artistique.

Solène s'extasia devant une tache d'humidité en forme de Tasmanie.

— On adore. Le public veut de la vérité, pourvu qu'elle soit totalement scriptée. C'est le concept de la série. *Fake It*. On ne veut pas que tu joues Camille. On veut que tu sois Camille qui joue Camille faisant semblant de ne pas être Camille. Tu me suis sur le pipe ?

— Je suis déjà en train de me perdre, et c'est une excellente métrique, répondit Camille.

Elle désigna le canapé. Un nuage de poussière s'éleva du coussin. Solène ne toussa pas. Dans le milieu du streaming, la poussière est une texture narrative. Ses deux assistants, Matthieu-Kevin et Kevin-Matthieu, restèrent debout, iPad au clair, prêts à dégainer des graphiques d'engagement.

— Dix millions, lança Solène.

Un silence contractuel de trois secondes s'installa, seulement troublé par le bruit d'une goutte d'eau tombant du plafond dans un bol Muji.

— Dix millions pour être une menteuse ? demanda Camille.

— Non. Dix millions pour être la *meilleure* menteuse. Tu es le nouveau rêve français, Camille. La méritocratie du vide.

Camille signa. L'encre était noire, épaisse, définitive.

Quelques heures plus tard, Marcus, son « Architecte de Réalité », entra sans frapper. Il balaya la pièce du regard et sortit un nuancier.

— La moisissure vire au gris anthracite, Camille. C'est trop élégant. Ça fait "loft berlinois". Il nous faut du jaune. Un beau jaune hépatique, celui qui crie que le locataire a renoncé à toute dignité.

Il fit signe à ses assistants qui commencèrent à injecter du thé Earl Grey dans la tuyauterie pour simuler de la rouille. Marcus s'approcha du miroir, si fêlé qu'il donnait à Camille l'air d'avoir deux visages, ce qui, au prix du contrat, était un minimum.

— Je commence à avoir faim, dit Camille.

— Très bien. On va commander. Mais on reste sur le script. Un kebab bien gras.

Le sac en papier arriva, translucide de graisse. Camille mordit dans le kebab en résine texturée. Le bruit de plastique grincant contre ses molars fut un pur moment de slapstick sonore. Ce n'avait pas le goût de la viande, mais celui d'une série de mauvaises décisions financières.

— Magnifique, chuchota Marcus, les yeux rivés sur son écran de contrôle. On a un pic de sympathie sur le segment "malbouffe".

Soudain, un craquement sourd déchira l'air. Le plafond s'effondra. Pas tout le plafond, juste un morceau massif qui s'écrasa sur le lit dans un nuage de poussière blanche. Camille ne bougea pas. Elle resta assise, son kebab en plastique à la main.

Marcus afficha un sourire de squalo sous anesthésie.

— C'est génial. On va dire que c'est une métaphore sur l'effondrement du rêve numérique. Ne nettoie rien. C'est contractuel.

Camille se leva, chancelante. Elle grimpa sur une chaise, puis sur la table en Formica, et passa la tête par le trou du plafond. Elle s'attendait à voir l'étage supérieur, un voisin, une fuite d'eau.

Mais il n'y avait rien.

Pas de sol. Pas de murs. Pas de vie. Juste une immense boîte noire, remplie de projecteurs de 5000 watts, de caméras automatiques et de serveurs informatiques dont les diodes clignotaient en rythme. Un hangar de studio à Saint-Denis, glacial et immense.

Camille retomba sur ses pieds. La poussière recouvrait ses mains. Elle la porta à ses lèvres. Elle n'avait pas le goût de plâtre. Elle avait le goût de sucre glace.

— Marcus... il n'y a rien au-dessus.

— Bien sûr qu'il n'y a rien, chérie. On a construit ce studio il y a trois semaines. Les murs, l'humidité, l'odeur de café froid... tout est une prestation de service. Même tes larmes.

Il s'approcha et lui tapota la joue.

— Ne fais pas cette tête. Tu voulais être regardée, non ? Regarde le mur du fond.

Le papier peint jauni s'effaça, devenant transparent. Derrière, une foule infinie de spectateurs était collée contre une paroi de verre, les yeux rivés sur leurs smartphones, attendant la suite.

Un blanc à cinq millions de dollars s'étira. Camille regarda son téléphone. Une notification de @TruthSeeker apparut : *"Elle a vendu son âme pour du sucre glace. La vérité est une option payante."*

— @TruthSeeker est un algorithme de feedback négatif, Camille, précisa Marcus. On l'a codé pour générer de la tension. Sans haine, l'amour numérique ne s'upload pas.

Camille se rassit sur son canapé en polyuréthane. Elle était riche de sa propre imposture, et c'était la seule monnaie qui ne risquait pas d'inflation dans un monde ayant renoncé à la lumière du jour.

Le voyant rouge de la caméra s'alluma. Camille sourit. Elle n'était plus une femme, elle était un placement de produit avec un système digestif.

FIN

Merci d'avoir lu "J'ai accidentellement ruiné ma vie en 24h"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)